

Saviez-vous que la télé française est en tête de tous les pays d'Europe pour le nombre d'heures hebdomadaires consacrées au rock ? On a enquêté et vous saurez tout, les premiers, sur les programmes de la TV-rock à l'automne. Dans ce numéro très musical, on a été faire un tour chez les stars. Pas de doute, ça s'agit : Clash éjecte Mick Jones, les Stones changent de crèche, les Stray Cats retournent à la case départ et empo-

ROCK

chent francs 20 000, Sting a décidé qu'il est schizo, 168 ans après Napoléon Trust nous refait le coup des Cent Jours, Yves Simon efface deux ans d'absence, les rockers belges se réveillent, et pas qu'une fois. Tous sont dans Rock. En cadeau, on vous avoue qu'on s'était trompé : Vogue n'est pas racheté par Carrère, ni par personne. On vous offre aussi des images de la mode dans la rue.

6e année — N° 69 — Octobre 1983 — Mensuel 15 F — Canada \$ 2.20 — Suisse 5 FS — Belgique 120 FB

CLASH

SE SÉPARE :
INTERVIEW EXCLUSIVE
DE STRUMMER

ACCROS :
LES FANS DE HARD

KOSKI :
LE K DE KCP

007 :
LA GUERRE DES BOND

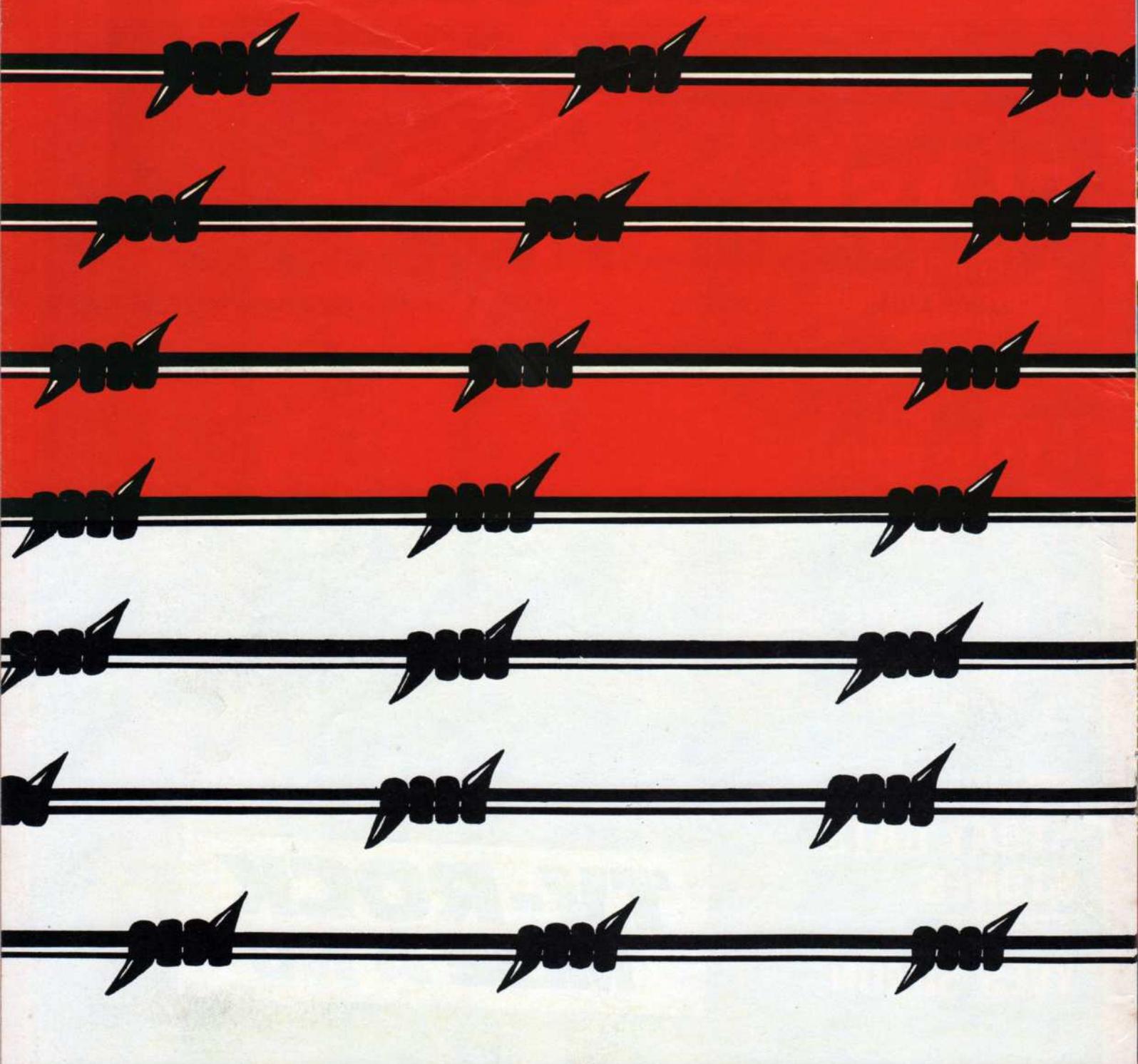
POSEURS :
LA MODE DANS LA RUE

POLICE
STRAY CATS
STONES
TRUST
YVES SIMON



TV-ROCK
MISE À NU

Illustration - Publication 1988 - C&S Studio - Paris - France



CONCERT EXCEPTIONNEL SAMEDI 17 SEPTEMB



**FRANCE
GRAFFITI**

TRUEN



SORTIE LE 5 SEPTEMBRE

NOUVEL ALBUM "TRUST"

sur disque et cassette EPC 25666

45 TOURS "IDEAL" EPC A 3677

RE - Circuit Paul Ricard, dans le cadre du Bol d'Or.

**Moto
revue**

BEST

Epic
DISTRIBUTION CBS

CHAUD

Le vidéo-clip : une révolution comparable à celle qui, au cinéma, a vu le passage du muet au parlant.

C'est parti : la musique populaire et le rock en particulier sont désormais liés pieds et poings à l'image. Mine de rien, c'est une révolution comparable à celle qui, au cinéma, a vu le passage du muet au parlant. Regardez la télé, dont il est longuement question dans ce numéro : fini le temps où l'on se contentait de planter une ou deux caméras devant un groupe en concert. Ce qui comptait alors, c'était la restitution du son. La télé était encore un appendice de la radio. Aujourd'hui, le son le plus souvent excellent, ne suffit plus à faire un spectacle télévisé. Le message est devenu beaucoup plus sophistiqué : c'est aussi et peut-être surtout par les images qu'il faut surprendre, émouvoir. Les images d'un chanteur s'époumonnant sur une scène ne suffisent plus.

Les vidéo-clips sont arrivés à point nommé pour assouvir ce besoin d'images qu'ils ont d'ailleurs contribué à révéler. Cela dit, pour les français, cette nouvelle forme d'art pose un problème : les clips sont chers, très chers. S'il est économiquement jouable pour les artistes anglo-saxons et leurs maisons de disques de dépenser entre 200 000 F et parfois un million pour réaliser un clip qui sera rentabilisé en passages-télé et en ventes de disques dans le monde entier, il est pratiquement impensable qu'on puisse investir les mêmes sommes pour un artiste uniquement hexagonal.

Le Ministère de la Culture vient donc de prendre une initiative qu'il convient de saluer : il va aider à la création de clips pour les français, ce qui les aidera à l'export et leur permettra de faire jeu égal sur les chaînes de télé françaises. La règle du jeu qu'il fixe est la suivante : jusqu'à concurrence de 200 000 F par clip, il participe, à part égale avec les maisons de disques, au financement des opérations. Si une maison de disque veut investir 50 000 F, le Ministère suit pour la même somme. Même chose à 100 000 ou 200 000 F. Une première ligne budgétaire vient d'être débloquée pour financer 10 clips. Dix autres devraient suivre rapidement. Bien joué, Jack.

José FERRÉ

P.S. : La Société des disques Vogue nous fait demander de publier la mise au point suivante :

« Dans le numéro 67/68 daté d'août/septembre 1983, du magazine ROCK figure un article intitulé : « Le disque ne tourne plus rond » ayant trait à certaines difficultés que rencontrerait ce secteur d'activité et relatant certains projets de regroupement. C'est de façon totalement erronée qu'il a été indiqué, à cet égard, qu'une partie du capital de la Société Vogue était en train d'être repris par une autre société française.

Aucune cession de capital n'est en cours, ni même aucune discussion à cet égard.

En outre, la Société Vogue demeure la seule société française de distribution disposant de ses propres moyens de fabrication ».

CADEAU A TOUT ACHETEUR

vente en gros pour boutiques

L'indien

DETAIL : 156 RUE DES ROSIERS
(AUX PUCES DE CLIGNANCOURT)

255.69.85

- A) Gilet simili noir t: 36 au 4260 frs
- B) Lunettes noires style velvet60 frs
- C) Main en cuir clouté150 frs
- D) Pantalon simili noir t: 34 au 44230 frs
- E) S. Shirt noir avec lanieres simili t: moyen ou large200 frs
- F) Ceinture 2 tours à clous150 frs
- G) Pantalon jean en coton noir dos sanglé t: 36 au 42250 frs
- H) Bracelet clouté 4 rangs grosses pointes139 frs
- I) S. Shirt zippé épaules 7 poches simili t: moyen - large200 frs
- J) Ceinture 3 rangs clous pyr.220 frs
- K) Pantalon à sangles t: 36 au 42250 frs
- L) Chemise coton noir anneaux & sangles avec empiècement simili t: moyen - large - x.large250 frs
- M) Ceinture clous & chaîne 1 rang150 frs
- N) Pantalon à zippes noir - rouge - écossais t: 34 au 44250 frs
- O) Casquette simili noire clous & chaîne150 frs t: 56 - 58 - 60
- P) Gant simili noir à clous t: moyen - large la paire 100 frs
- Q) Croix en cuir cloutée150 frs
- R) Débardeur simili à sangles t: moyen - large200 frs
- S) Blouson noir doublé écossais t: small - moyen - large350 frs
- T) T-Shirt imprimé anglais t: moyen - large100 frs
- U) Pantalon écossais t: 34 au 42200 frs
- V) Foulard rouge style Bandanas30 frs
- W) Gilet en jean noir t: 36 au 42150 frs
- X) Pantalon à rayures fines . coton . t: 36 au 42250 frs
- Y) T-Shirt coton noir avec transfert t: small - moyen - large70 frs
- Z) Bracelet style Judas P.150 frs

Catalogue contre 4 timbres à 1,80 frs



BLACK SABBATH
MARIJUAN
VENOM
CURE
CRAMPS
METEORS

TWISTED SISTER

bon de commande....
NOM :
PRENOM :
ADRESSE :

ARTICLES	nombre	taille	couleur	prix

Prix total de la commande

Obligatoirement : Reglement par CCP, mandat cheque ;
cheque bancaire. à retourner à

L'INDIEN : 8 RUE DU CROISSANT 75002... PARIS



FEU !

Au sommaire d'octobre, les télés s'allument, les groupes clashent. Plein feu sur les stars !

N° 69 OCTOBRE 1983

COUVERTURE
Jacky et Antoine de Caunes
 Photo : Didier Buriez

5
CHAUD
 Edito, par José Ferré

9
CARNETS DE NUIT
Boeing, boeing
 Par José Ferré

10
VITE
Le rock dans tous ses états
 Par la rédaction
 Photos : Stills

16
ZOOM
 Gros plans sur



Les Stones
Trust
Yves Simon
Le Rock Belge
 Par François Bensignor,
 James Petit, François Plassat
 Photos : Stills, Farida Guerdjou/
 Didier Hubert, Didier Buriez,
 Pierre Terrasson, Gilles Bascop,
 José Ferré, Roy Tee

24
STRAY CATS
Le sens du marketing ?
Interview de Slim Jim



Par Jean-Michel Dupont
 Photos : Didier Buriez

28
LA TV-ROCK MISE A NU
Le rock à la télé
est devenu un phénomène.
Et ce n'est pas fini...



Enquête de Camille Espagne,
 avec la collaboration de José Ferré
 Photos : Didier Buriez,
 Pierre Terrasson,

34
STING
Confessions au compte-goutte
d'un homme de Police
 Par Jean-Michel Dupont
 Photos : Lynn Goldsmith/LGI
 Stills

40
CLASH
Interview exclusive et excep-
tionnelle de Joe Strummer
 Par Julien Civange
 Photos : Julien Civange,
 Père Ubu



46
LE K DE KCP
Squatty & Genty,
les deux finins de ROCK,
interviewent Albert Koski



Par Pascal Fournier et
 Dominique Guillerm
 Photos : Didier Buriez

50
FANS DE HARD
Voyage au pays des badgés
et des patchés
 Par James Petit
 Photos : Stills
 Pierre Terrasson

54
007
La guerre des Bond
 Par Vincent Tolédano
 Photos : coll. Vincent Tolédano

56
POSEURS
La mode exposée dans la rue



Reportage en photos
 Par Jean-Claude Lagrèze

60
CONCERTS
La sélection du mois
 Par Jean-Michel Dupont
 Photos : Stills, George Amann

62
DISC
Les disques du mois
 Par François Bensignor,
 Jean-Michel Dupont, Dominique
 Guillerm, Jean-Claude Lagrèze,
 Olivier Laurat, James Petit,
 François Plassat
 Photo : Didier Buriez

Rock en Stock est une publication G.I.M.P. (Groupe International Music Performance), locataire gérant de la société Pour l'Organisation de la Libre Ecoute. Directeur : P. Meurdesoif. Correspondance - Rédaction - Administration - Services des Ventes : 28, Boulevard du Roi 78000 Versailles. Tél. : 271 17 68 (lignes groupées). Publicité au journal. Rédaction : Paul Putti, Evelyne Putti et José Ferré. Ont collaboré à ce numéro : Rodolphe, Jean-Michel Dupont, Olivier Laurat, James Petit, Jean-Claude Lagrèze, Camille Espagne, François Plassat, Pascal Fournier, Dominique Guillerm/ASP. Photo de couverture : Didier Buriez. Photographes : Didier Buriez, Pierre Terrasson, George Amann, Jean-Claude Lagrèze, Agence Stills. Composition : Compos Juliot. Conception artistique et maquette : Paul Putti. Photogravure : P.R.S./P.C.S. Imprimerie : Berger Levrault. Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright G.I.M.P. Les documents reçus sont conservés par la rédaction et ne sont pas rendus à leurs expéditeurs. Leur envoi implique l'accord sans réserve d'aucune sorte pour leur publication. D'autre part tous documents remis à un tiers ne figurant pas sur notre propre liste du comité de rédaction ne représentent en aucun cas une garantie. Les prix, le cas échéant, peuvent être soumis à de légères variations. La reproduction de dessins, textes, photographies ou illustrations de ce présent numéro est interdite pour tous pays sous peine de poursuites judiciaires. Commission Paritaire n° 59533.

VITE Le Rock dans tous

Tous azimuts - Nile Rodgers est décidément le producteur du moment. Le créateur de Chic, après avoir produit le dernier Bowie, est au Canada en studio avec Laurie « Superman » Anderson et Peter « Shock The Monkey » Gabriel.

Duo - Thomas Dolby, dont l'album a connu un succès considérable aux USA pourrait écrire une chanson pour le prochain disque de **Michael Jackson** qui est un de ses fans.

Notre amie la Bette - The Rose a dû interrompre une série de concerts aux USA, après s'être effondrée sur scène à Détroit le 26 juillet. Après s'être reposée, **Bette Midler** a pu reprendre ses activités début septembre.



John Roca/Staffa

Paul Simon, 41 ans, a épousé au mois d'août la Princesse Lëia, héroïne de « Starwars » et, de son vrai nom, Carrie Fischer, 26 ans, fille de Eddie Fischer et Debbie Reynolds. A l'automne, avec la voix de son camarade Garfunkel, Paul Simon sortira un nouvel album, « Think Too Much ».

TECNO

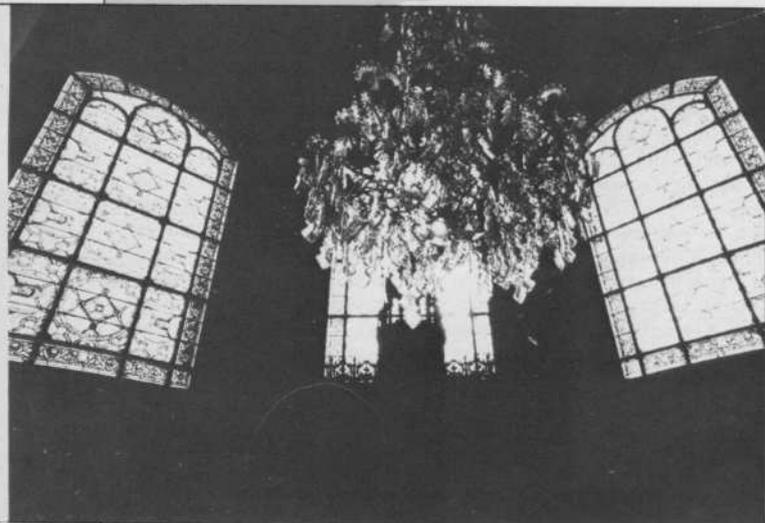
Nouveautés Hi-Fi Vidéo

PAS CHER — Comme ROCK le prévoyait dans le numéro précédent, les prix des lecteurs de compact-discs vont baisser. Technics commercialise ce mois-ci aux USA un lecteur à 700 dollars et Norwood en sort un à 600 dollars (4 800 F). Au Japon, Matsushita a lancé le 20 août un lecteur à 450 dollars (3 600 F). On prévoit que le prix moyen de la merveille se situera autour de 300 dollars (2 400 F) à la mi-84.

AVENIR — RCA commercialise cet automne en Angleterre son vidéo-disque Selectavision. Il devrait arriver en France au début 84. Rappelons que si le vidéo-disque ne permet pas, comme la magné-

IDÉES

Salles de concerts : de vieux temples pour le nouveau culte



Le rock dans les églises ? Pourquoi pas !

Avec le projet de salle rock à Bagnole, on va offrir un nouveau lieu aux super stars françaises et anglo-saxonnes. Et pour les autres, les artistes qui attirent de 300 à 1 000 personnes ? Rien ? Voici quelques idées.

Été chaud, orageux, venteux sur Paris. Un matin d'août, une radio libre, Carbone 14, la première d'une lon-

gue série, était mise à sac par une bande de techniciens musclés envoyés par Fillioud. Ça entretient l'amertume et ça n'est pas fait pour aider la - Rock Culture - française à s'épanouir, encore une fois ; car qui, à part ces radios, passe, passait ou passera ces innombrables, obscurs et parfois vraiment talentueux petits groupes bien de chez nous ?

ROCK = CULTURE !

Jack Lang aurait dit : - Le rock est

désormais une composante culturelle à part entière de la société française -. On en prend note et on dit :

Quels sont les besoins, les manques du rock en France ? Quelles sont les idées qui flottent et qui germent du côté du pouvoir mais aussi dans nos têtes, dans vos têtes ?

Du côté du pouvoir, on fait de louables efforts ces derniers temps : pour 84, un chapiteau hypersophistiqué de 6 600 places, possiblement itinérant, à la Villette. Bien visé. A Bagnole, une salle dite de - Musique populaire contemporaine -, salle polymorphe, adaptable selon les besoins et allant de 4 000 à 9 000 places. Là, on se trompe de cible. C'est une structure lourde de plus et Paris n'en manque pas : le Palais des Sports, 5 000 places qui doit être refait et agrandi, l'Olympia, 1 800 places, le Palace, 1 500 places allant les plus grands jours jusqu'à 2 000, le proouvent. Le problème est de savoir qui, du rock français, peut remplir des lieux d'une telle capacité. Téléphone ? Mais Téléphone n'est quand même pas l'expression totale et sûrement pas fondamentale du rock français. Des milliers de rock-créeurs, groupes ou individus sont actuellement recensés à la SACEM. Doublez ou triplez la mise, quelqu'en soit le chiffre et vous aurez une idée du nombre de gens qui FONT le rock en France. Jack Lang n'a pas tort de penser que c'est phénoménal.

Pour les idées qui tournent de notre côté, en voici 2 ou 3 ; Puisque - décentralisation - est un des maîtres mots du pouvoir, suivons la lettre. Cessons de fabriquer des mastodontes, les lieux désaffectés d'une capacité de 300 à 600 places dans les grandes villes ne manquent pas : cinémas, entrepôts, théâtres, etc. Réhabilitons, rénovons, ouvrons...

Quelle serait la part du gouvernement dans la gestion de tels lieux ? C'est à voir ; toujours est-il qu'un tas de jeunes gens modernes et brillants sont prêts à composer avec lui s'il va dans le sens de nos besoins réels. Ce type de structure permettrait aux groupes régionaux de tourner en permanence, de créer l'émulation, de sélectionner plus naturellement, de décloisonner.

Les lieux de concert sont une chose, qu'en est-il de la production discographique ? Et d'abord où faire des maquettes ? Pour ça, peu d'endroits et des endroits chers. Radio France dispose de nombreux locaux, peu ou très peu employés. Equipés de matériel appartenant à la maison, ils multiplieraient considérablement les possibilités de se faire écouter.

LE DENIER DU CULTUREL

Autre idée amusante : il y a à Paris 135 églises (combien en France ?) dont l'État est propriétaire. Les églises sont pauvres. Si elles ne comptent que sur le revenu cultuel (sic), il est impossible de les chauffer, de les entretenir voire de les restaurer. Pourquoi le denier du culturel ne viendrait-il pas à leur secours ? 84 d'entre elles ont des cryptes, muettes comme des tombeaux, silencieuses comme l'inconscient d'un sourd. Aménagées, elles deviendraient des lieux de répétition idéaux. Echanges de bons procédés. Idée qui sent le soufre, me direz-vous ? Mais non, comme chacun sait la musique, fût-elle profane, monte droit au cœur de l'éternel.

Tout cela est faisable. Tout ça est moins cher, plus rentable à longue échéance, plus vivant, plus logique que le projet Bagnole, c'est moi qui vous le dit. Alors ! Gilles BIARD

Rencontre avec Bernie chez CBS. Présentations. Tout de suite, nous passons dans un bureau pour écouter le nouveau Trust. Car, enfin, le nouveau disque du groupe est arrivé !... On peut dire qu'il se sera fait attendre. Depuis février dernier, vous, lecteurs de ROCK, connaissez déjà en exclusivité les titres de cet album qu'on attendait pour le printemps.

LE PRODUCTEUR DES STONES, LED ZEP ET ROD STEWART

Pourquoi ce retard ? Tout d'abord, des problèmes de studio — finalement l'enregistrement a eu lieu à Paris, au Studio Davout, Porte de Montreuil —, de disponibilité des chœurs et des violons de l'Opéra pour la fameuse « face du Diable » et, surtout, de producteur. On avait parlé de Jack Douglas, de Tom Alome, de Ted Templeman, puis de Todd Rungren. Ce fut finalement **Andy Johns**. Cet Andy Johns n'est d'ailleurs pas inconnu, puisqu'il a notamment produit trois Rolling Stones et deux Led Zeppelin... Apparemment, ce choix était le bon, tant, avec cet album, Trust prend une dimension autre, grâce, en partie, à un son incisif et destructeur. « On a appris beaucoup de choses avec lui et je crois que, de son côté, il a été très surpris, très étonné par Trust. C'est un mec qui a produit les Stones, Led Zep', Stewart... Pourtant, il a été complètement explosé par le groupe. En 17 ans de carrière, il n'a jamais connu de telles galères pour un enregistrement, mais il y avait quelque chose qui le faisait rester malgré tout. Faut dire que ce n'est pas du tout un producteur tel qu'on s'en fait l'image, mais un gars complètement rock'n'roll. Pas seulement le type qui pose son cul derrière une console... Il est capable de prendre une guitare, de chanter. C'est quelqu'un qui a une oreille fantastique. Il est assez fou et ça a été difficile au départ, parce qu'on ne marchait pas aux mêmes choses. On s'est arrangé par la suite, et ça s'est très bien passé. En quatre mois, ça a été vraiment une grande histoire d'amour entre Andy et le groupe. Il nous a apporté une chose fantastique, c'est de nous faire jouer « droit », de nous faire faire des choses simples et efficaces.

« Quand on a commencé à travailler sur cet album, on a senti qu'il se passait quelque chose. On a retrouvé la même magie, la même fougue qu'il y avait sur le premier album et sur "Repression". Un mélange de tout ça avec une évolution, un travail énorme. J'ai beaucoup travaillé ma voix et mes textes. On a essayé de soigner un maximum la production. Il y a pas de mystère : quand tu bosses, c'est payant tôt ou tard. »

50 000 ALBUMS VENDUS EN 12 JOURS... EN ALLEMAGNE

Daccord, cet album a demandé 10 mois de travail, dont 4 d'enregistrement. D'accord, il a coûté cher, horriblement cher (plus de 1 million et demi de Francs, dit-on). Mais depuis la sortie de « Marche ou Crève » et la tournée qui a suivi, il y a deux ans, qu'à donc fait Trust, à part cette rondelle de vinyle ? Eh bien, Trust tournait à l'étranger — notamment en Grande-Bretagne et en Allemagne — et rempor-

Bernie : « Pas de mystère : quand tu bosses, c'est payant tôt ou tard. »

« On a retrouvé la magie »

tait, paraît-il, un succès sans précédent pour un groupe français. Intoxe ou engouement réel ? « C'est réel. Seulement il n'y a pas eu beaucoup d'échos car personne s'est donné la peine de venir voir ce qui se passait. Personne s'est donné la peine, par exemple, de venir voir cette tournée allemande où, vraiment, on a foutu le feu, où, en 12 jours, on a vendu 50 000 albums dans un pays où l'on venait pour la première fois. Nous sommes le seul groupe français à avoir joué au "Rock Palast" dont le concert a été retransmis à la télé dans toute l'Europe, sauf en France, à la fin de l'année dernière. On est venu nous chercher pour faire cette émission. C'est un signe. »

Pendant ces deux ans d'absence, Trust a également cherché un batteur. Après Nicko McBrain, Clive Burr quitte, comme prévu, le groupe après l'enregistrement de l'album, pour laisser la place à Thierry, un jeune batteur français de 19 ans. Et ce n'est pas fini ! Moho quitte de nouveau le groupe pour être remplacé par un jeune guitariste prodige de 18 ans, **Thibault Abrial**. Bref du sang neuf pour un nouveau Trust.

Le nouveau Trust, c'est aussi l'album. Un album avec deux faces bien différentes.

« VARSOVIE »

La première face comprend 5 morceaux de rock en fusion avec des titres comme « Par compromissions », « Idéal » (qui sort en 45 t. avec une B-side inédite : « Toutes barricades ») et, surtout, « Varsovie » qui commence par ces mots : « La Pologne est à l'Est une gangrène / La Pologne est à l'Ouest un embarras » et parle de Walesa (« L'Homme de Marbre ») et de Solidarité. « Ce n'est pas vraiment une chanson sur Solidarité ou sur Walesa. Ces choses transparent. C'est surtout une chanson sur le comportement côté ouest, sur ce côté ensoleillé du mur où nous sommes, par rapport à leur côté. »

« C'est un truc qui m'a fait mal, cette histoire de Pologne. Il y a tout un récitatif que j'ai écrit, qui dure 3 mn et que je n'ai pas enregistré, mais que je ferais sur scène, où je nous compare, nous à l'ouest, à des vieillards séniles sur un banc et qui regarderaient passer le temps sans réagir. Ce qui m'emmerde, c'est le côté "Ça n'arrive qu'aux autres". Je trouve ça un peu lâche. Même si la France a été le pays d'Europe qui a le plus aidé la Pologne, on n'aide pas seulement les gens en leur envoyant des paires de chaussures et des kilos de sucre. Je pense que ces choses-là devraient se régler autrement, sans envoyer, nous aussi, des chars et des avions. En étant plus fermes. Ça aurait peut-être changé la situation. Bon, bien sûr, ça peut paraître facile, c'est sûrement plus complexe que ça... Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils aillent jusqu'au bout de leurs idées, de ce qu'ils ont entrepris et qu'ils y arrivent. Car ils le méritent quelque part. Cette chanson, si elle peut redonner la patate, ne serait-ce qu'à un mec, je suis content de l'avoir écrite. »

LES « 100 JOURS » SANS WATERLOO...

La deuxième face, la fameuse « face du Diable » est construite comme un petit opéra-rock en quatre actes. Une sorte de « Faust » à la sauce Trust avec — ô surprise ! — des chœurs et des violons. « On a voulu qu'ils donnent une certaine couleur et qu'ils réhaussent.



Portrait de famille : le nouveau Trust.

On a essayé que ça serve avant tout la musique. Je sais qu'il y a des gens qui ont paniqué quand on a commencé à parler de ça, tout le monde pensait que ça serait "l'orchestre symphonique", le gros machin. C'est pas du tout ça. » Ouf, on a eu chaud...

Maintenant que Trust a brillamment passé l'épreuve du nouvel album, il va devoir confirmer qu'il est toujours ce formidable groupe de scène. Pour le prouver, Trust, après un concert le 17 septembre au Bol d'Or, va entamer cet hiver une

tournée de plus de 100 dates — « Les 100 jours » — à travers la France. « Ça fera deux ans que l'on a pas tourné en France. Cette fois-ci, on jouera au rythme de 6 concerts par semaine dans des salles de 1 000 places, pour retrouver ce contact avec le public et cette folie de la première tournée. En janvier, on passera à Paris, et là, ça fera quatre ans... »

Confiant ? « Confiant ! » Ah ! Oui. J'oubliais que « trust » voulait dire « confiance »...

James PETIT

Bernie et Nono : « Pour la tournée des "100 jours" on jouera au rythme de 6 concerts par semaine dans des salles de 1 000 places, pour retrouver la folie de la première tournée. »



Pierre Terrasson



Gilles Bascop





Le Rock à la Télé mis à nu

**En trois ans,
le Rock,
autrefois banni,
a investi
le petit écran.
Et ce n'est
pas fini...**

Rappelez-vous les années 60 et 70 : le rock était quasiment banni de la télévision. Trop violent, trop moderne, trop anglo-saxon. A cette époque, le rock s'est développé en France par des canaux plus confidentiels et parfois mystérieux : le bouche à oreille, la presse spécialisée et, avec le temps, la radio (« Salut les Copains » au début des années 60, « le Pop-Club » sur France-Inter un peu plus tard, « Mini-max » sur RTL, émissions « ghettos » qui n'avaient rien de commun avec la programmation du reste des tranches). Pendant ce temps, à la télé, toutes les émissions musicales étaient consacrées à la variété française. Présenter un seul groupe ou un chanteur étranger par programme était considéré comme une audace. Les temps ont changé. Petit à petit, le rock a acquis droit de cité. Aujourd'hui, il fait au moins jeu égal avec la variété traditionnelle. Même les émissions « tous publics » (Drucker, Guy Lux...) font la part belle au rock. La télé tient, dans la promotion des artistes rock, la place que tenait autrefois la radio : elle est devenue le média dominant, c'est elle qui détermine les grands succès.

LES ORIGINES

Tout a commencé vers 1974, avec une émission comme POP 2. Dès le départ, Patrice Blanc-Francis, le présentateur de POP 2 impose un nouveau : finis les costumes-cravates et les Mesdames-zé-Messieurs-bonsoir. Avec humour et décontraction, il présente, en direct du Bata-

clan ou de la Taverne de l'Olympia, les groupes du moment : Deep Purple, Slade, Johnny Winter, Colosseum et bien d'autres que l'on n'avait jamais vus auparavant. A y repenser, la formule du concert filmé adoptée à cette époque correspond bien à une période de découverte : il ne s'agissait pas d'inventer des images, mais simplement de donner à voir en gros plan des artistes qui tournaient peu en Europe, de faire découvrir des visages et des attitudes qu'on connaissait mal et, surtout, de donner à entendre. Le son prime encore.

Après POP 2, dont la qualité n'est plus à souligner, c'est le grand vide. Le rock à la télé fait



Alain Maneval



Burnel des Stranglers et Jan-Lou Janeir



Patrice Blanc-Franquard

figure de chien errant. Les quelques tentatives de renaissance du rock cathodique — **Rock en stock**, **Mélodie** ou **Juke Box** — s'épuisent et se perdent dans la nuit des temps.

Il faut attendre un bel après-midi de septembre 1978 pour que la télé sorte de sa longue léthargie. Avec **Chorus**, sous la houlette du jeune Antoine de Caunes, une bande de rockers éclabousse le petit écran. Le rendez-vous du rock hebdomadaire ou bimensuel va voguer trois ans au gré des caprices de ces messieurs de la direction d'Antenne 2.

Antoine de Caunes, la mèche en bataille, un verre de Jack Daniel's à la main se remémore cette époque : « *Chorus* représentait la marginalité.

Nous étions méprisés par les gens de la chaîne qui nous prenaient pour des marioles, voire des terroristes ». Il éclate de rire : « Il faut dire que le rock n'était pas très apprécié dans le milieu de la télé. Nous servions juste d'alibi, du genre, voyez, nous on fait quelque chose pour les jeunes ! » Face à lui, dans un costume sixties, Jacky, l'œil pétillant et le sourire en coin, hoche la tête. « *Ouaï* », approuve-t-il.

NUMERO UN EN EUROPE

Aujourd'hui, les mœurs ont changé. Exit Chorus, bonjour **Les Enfants du Rock**. La télé se branche rock. Le chambardement a commencé avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. Le rock est-il arrivé à la télé dans les fourgons de la gauche ? Oui et non. Oui, parce que le nouveau pouvoir a compris qu'il avait été plébiscité par les jeunes et qu'il fallait en tenir compte. Non, en ce sens que les appareils politiques, fussent-ils de gauche, comprennent mal que le rock soit pour plusieurs générations autre chose qu'une forme de chansonnette. La vraie raison du changement est peut-être moins politique, plus sociologique et tient à ce que le renouvellement des responsables de la télé après le 10 mai a permis un renouvellement de génération et l'arrivée au « pouvoir » de gens qui avaient grandi dans la passion du rock.

Toujours est-il qu'aujourd'hui les amateurs de décibels n'ont que l'embarras du choix : une dizaine d'émissions qui représentent environ quatre heures hebdomadaires du temps d'antenne, les trois chaînes confondues. « *Nous sommes en tête du hit-parade européen pour le temps d'antenne, avec sur nos talons l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne, et maintenant l'Espagne. Loin derrière, la Hollande, une seule émission hebdomadaire, puis l'Italie* », clament chacun de leur côté Antoine de Caunes, Vincent Lamy et Michel Eli. Cette montée en puissance du rock à la télé n'est pas un hasard. Sur Antenne 2, elle correspond à une volonté politique de la chaîne qui se veut jeune et énergique.

Pour mériter cette image, A2 engage des types motivés qui vont ruer dans les brancards. Le public du début a beau râler, crier haro sur les modifications de programme, Antenne 2 n'en a cure. Elle impose l'idée du changement. Elle veut devenir la meilleure chaîne, la première dans bien des domaines et elle le devient !... Petit à petit, le public suit, les indices d'écoute en font foi, bien que, bizarrerie, ils ne prennent pas en compte les téléspectateurs de moins de 15 ans.

Pour le rock à la télé, l'arrivée de Pierre Lescure sur Antenne 2 en janvier 82 est une véritable aubaine. 38 ans, grand amateur de cette musique, Pierre Lescure — un mec brillant aux dires de ses proches collaborateurs — réintègre ceux que l'on a jadis évincés. Entouré de Patrice Blanc-Francard, Antoine de Caunes, Jacky et les autres, il concocte une émission d'une heure trente, tous les jeudis : *Les Enfants du Rock*. Au programme et sous un même titre, *Les Enfants du Rock* regroupent : « *Houba-Houba* » (reportages et interviews), « *Sex Machine* » (le funk, hey man !), « *Rock Palast* » (des concerts marathons), « *Haute Tension* » (la nouvelle vague à toutes les sauces), « *L'impeccable* » (le magazine de la bande dessinée) et quelques émissions ponctuelles comme « *Rockline* » ou « *Ne tirez pas sur le rocker* ». Autant de sous-divisions représentatives des divers courants musicaux et de leurs banlieues. « *Il n'est pas question de nous cantonner dans un genre, de nous adresser à un public d'initiés, une chapelle de militants spécialisés* », indique alors Pierre Lescure. De son côté, Patrice Blanc-Francard précise que donner à voir du rock, ce doit être aussi chercher à montrer son contexte culturel et social au sens le plus large.

Après *Les Enfants du Rock*, l'équipe d'Antenne 2 pousse le bouchon plus loin avec **Platine**

45 : 1 h 30 de création hebdomadaire le soir, une demi-heure de vidéo-clips le mercredi après-midi.

FR3 et TF1

Et les concurrents du monopole ? Justement, les voici qui pointent le bout de leur nez !...

Sur FR3, Serge Moati, ancien réalisateur, et Christian Wheeler, attaché à la direction des programmes, font appel à plusieurs personnes pour créer une émission rock hebdomadaire de 60 minutes. Parmi les différents projets, ils retiennent celui de Vincent Lamy, chanteur de « *Au Bonheur des Dames* ». Ainsi le 4 avril 82, FR3 diffuse le premier numéro de **L'Echo des Bananes**, une émission de rock éclectique qui rassemble sans exclusive groupes enregistrés en studios, rubriques et informations diverses.

Depuis le mois dernier, la mise en place des structures régionales de FR3 a ouvert de nouvelles perspectives. Les régions commencent à produire des programmes divers d'où le rock n'est pas absent. Ainsi, depuis FR3/Caen, un tout jeune producteur, Jan-Lou Janeir, propose chaque semaine (le jeudi à 18 h 45) une émission d'une demi-heure intitulée **Rocking Chair** et diffusée sur Rouen, Paris et Orléans. A l'actif de ce genre d'émission, la possibilité de donner une audience à des artistes régionaux. A leur passif, une misère budgétaire qui risque de les contraindre à ne passer que des clips ce qui les détournerait de leur fonction première et qui ne leur permet pas en tout cas d'espérer concurrencer leurs aînées. Dommage...

De son côté, depuis 1981, TF1 se cherche sans donner l'impression de se trouver. Changements incessants de présidents, de chargés de programmes ne sont pas faits pour favoriser une politique claire. Le rock en sait quelque chose. Sous la houlette d'Alain de Sédouy, on a d'abord donné sa chance à Alain Maneval qui a présenté l'espace d'une saison **Mégahertz**, un mélange de feuilletons, de reportages excellents et de passages de musiciens dont le choix était plus contestable. Programmé le samedi après-midi, à une heure « familiale », **Mégahertz** a indisposé une partie du public assez traditionaliste de TF1. Exit Maneval.

Depuis, TF1 a mené une politique en dents de scie. Il y a six mois a démarré une nouvelle émission, **Jack Spot**, qui s'adresse essentiellement aux 10/15 ans. Dans un cadre de discothèque reconstituée en studio, des adolescents dansent sur la musique présentée par un disc-jockey (ou un clip-jockey) omniprésent, qui apparaît à l'image pendant les chansons ou même chante sur la voix des chanteurs. Avec les adolescents présents, il vole littéralement la vedette aux vedettes qui ne sont plus que des prétextes, des faire-valoir.

Principe assez proche pour **22, v'là l'rock**, proposé depuis l'été par Jean-Bernard Hébéy. Il s'agit d'une émission d'une demi-heure environ dans laquelle on présente les meilleurs vidéo-clips des dernières années, présentés, en surimpression, par un disc-jockey.

LE PHENOMENE DU CLIP

22, v'là l'rock est symptomatique de l'embarras que provoque dans les chaînes l'émergence d'un genre nouveau, le vidéo-clip. Impossible d'en refuser la diffusion, dès lors que les clips sont gratuits (offerts par les maisons de disques) et souvent très talentueux. Difficile en revanche d'admettre que les programmes de la télé soient déterminés par d'autres que les gens de télé. On aboutit dès lors à cette espèce de compromis boiteux (habilement contourné par Jacky) qu'est la diffusion de clips, interrompus, caviardés par des disc-jockeys qui sont plus là pour justifier un budget de production que pour faire un véritable travail de journalistes ou d'animateurs. Certains ont prétendu que le disque avait tué la radio

(en tant que la production d'émissions élaborées) n'hésitent pas à dire que le clip va, de même, tuer la télé.

Pour l'heure, force est de constater que les clips ont pris, en un an, une place insoupçonnée auparavant. Tournés avec de gros budgets, ils sont une aubaine pour les émissions pauvres, mais rencontrent aussi une vive opposition de la part de ceux qui, à la télé, se veulent créateurs et innovateurs. Nous en reparlerons... Mais, d'ores et déjà, on peut dire, dans le même ordre d'idées, que le clip tend à favoriser les artistes anglo-saxons, dont les chansons peuvent être rentabilisées sur le monde entier, tandis que les Français, pour être compétitifs, devraient dépenser les mêmes sommes mais se rentabiliser sur le seul marché français. D'où, pour l'heure et sauf rares exceptions, absence de clips français et donc de programmation française dans une émission comme 22, *v'là l'rock*. Il faudra que les Français se mettent à faire des clips ou périssent (dernière heure : voir l'édition, en page 5).

Images et sons, rock et vidéo, le mariage de la musique et du film remonte au début des années 60. Au départ, les maisons de disques, pour lancer les tubes de leurs poulains, tournaient des petites séquences en 16 mm, les scopitones. Aujourd'hui, les scopitones font figure de pièces de musée. Ils sont remplacés par le vidéo-clip, montage de trois à cinq minutes qui joue le même rôle qu'une publicité à laquelle il emprunte les mêmes méthodes efficaces ou racoleuses, selon les goûts (rapidité du montage, effets spéciaux...). Et ça marche !... C'est même une révolution. Avec le clip, la TV-rock franchit un nouveau pas et privilégie désormais totalement l'image.

D'autre part, le vidéo-clip fait vendre du disque. On a constaté aux USA qu'un bon clip fait grimper les ventes de 15 à 20 % en moyenne, parfois beaucoup plus.

Les maisons de disques l'ont vite compris. Elles investissent des sommes de plus en plus considérables dans cette nouvelle technique de promotion. A l'heure actuelle, tous les grands groupes anglo-saxons sortent, en même temps qu'un nouveau titre, sa version vidéo. Cela permet d'être présent dans le monde entier sans avoir à se déplacer.

LES BUDGETS DES EMISSIONS

Le phénomène fait bondir nos producteurs télé. Car si le clip rapporte, il coûte très cher. Pour une vidéo sophistiquée de quelques minutes, contenant plusieurs scènes, il faut parfois compter un budget équivalent à celui d'une émission de « Houba Houba », c'est-à-dire entre 300 000 et 500 000 F. « *Bien sûr, la télé n'est en aucun cas compétitive par rapport au vidéo-clip* », admet Antoine de Caunes. « *Mais si on nous en donnait les moyens, on pourrait faire aussi bien* », ajoute-t-il.

Vincent Lamy s'emporte aussi de son côté lorsqu'on lui parle du clip : « *Les émissions de variétés intègrent de plus en plus de clips financés par les maisons de disques, regarde* ». Il se lève, s'approche d'un grand carton et l'ouvre d'un geste sec : « *Tu vois tout ceci, c'est des clips. En une demi-journée je peux te réaliser une émission avec ça ! Cela me fout les boules car tout le monde se met à passer du clip au détriment des créateurs dont le boulot est menacé* ». (OK, mais ce n'est pas gentil pour les réalisateurs de clips qui, jusqu'à preuve du contraire, sont aussi des créateurs et, de plus, des créateurs qui se donnent les moyens de leurs ambitions.)

Pour les chaînes, le vidéo-clip est tout bénéfice ! Chaque émission demande moins de tournage donc moins d'argent puisqu'elle utilise des séquences déjà tournées. Prenons l'exemple de *Platine 45* : sur six séquences, trois sont des vidéo-clips fournis par les maisons de disques, les trois autres sont produites par l'équipe de Jacky. En

tout l'émission revient à 110 000 F. On est loin du prix de « Houba Houba », des 300 000 F de *L'Echo des Bananes*, et encore plus loin des 80 à 150 briques que coûtent les Drucker, Carpentier, Guy Lux et autres du même acabit.

Pourtant, ces messieurs qui pestent contre le clip en utilisent dans leurs émissions. Michel Eli, l'un des producteurs de « Haute Tension » — émission au budget de 150 à 200 000 F — s'en explique : « *Pour certains groupes qui ne viennent pas en France, nous sommes obligés d'utiliser le clip. Mais les émissions de rock créatives en passent le moins possible. On tient à notre indépendance !* » Il baisse la tête d'un signe entendu et sourit. Antoine de Caunes qui se bat depuis des années pour que la télé dépense du blé sur le rock renchérit : « *Je ne tiens pas à me sabrer avec le clip. Je n'en passe pas plus de deux par émission. D'autre part, le clip est une sorte de moulinette, une avalanche d'images qui finit pas faire chier. Après une demi-heure de clips, on arrive à saturation, et puis il faut choisir : dépendre des maisons de disques ou faire ce que l'on veut* ». »

UNE VOLONTE D'INDEPENDANCE

De qui dépend-on alors ? « *De personne* », répondent en chœur Antoine et Jacky, dans un éclat de rire. Antoine enchaîne : « *Je suis entièrement responsable de mon émission à l'intérieur de laquelle je fais ce que je veux. "Houba Houba" et "Rock Palast" c'est mon truc, j'y travaille avec mon équipe. Ma seule obligation consiste à prévoir la programmation avec Patrice Blanc-Brancard, afin qu'il n'y ait pas de doublon entre mon émission et une autre* ». »

Vincent Lamy tient le même langage : « *J'ai carte blanche sur FR3 où personne ne me connaît. Je n'ai aucun rapport avec les gens de la chaîne et cela au sens positif du terme. Je peux faire ce que je veux, on ne visionne pas mes émissions avant leur diffusion et je ne suis pas censuré* ». Tiens, la censure existe encore ? Hé oui ! elle se montre rarement, normal on fait gaffe et l'autocensure fonctionne bien. Seule une anecdote récente nous rappelle son existence. Dans un numéro de « Haute Tension », l'équipe avait prévu un défilé de gens revêtus de peaux de bêtes, l'émission devait être diffusée alors qu'Antenne 2 souhaitait recevoir Brigitte Bardot... La séquence « *peaux de bête* » risquait de l'offusquer, elle fut donc supprimée.

Ce genre de faux pas mis à part, la liberté est presque totale. « *Les seuls gens dont nous dépendons réellement sont les techniciens de la SFP* », confie Antoine. Il se plaint de cette situation qui, heureusement pour lui, a changé puisqu'il ne travaille qu'une fois sur deux avec la SFP. Les autres producteurs travaillent à l'extérieur avec des sociétés privées. « *C'est un avantage énorme* », reconnaît Antoine, « *car le poids administratif de la SFP est épouvantable. On ne peut pas choisir ses techniciens, y compris les ingénieurs du son ce qui est le comble pour une émission de rock ; et puis, avec eux, quand c'est l'heure, c'est l'heure, comme chez Renault, 8 heures de boulot, chao, on remballé !* » Peut-il y avoir de l'art à l'heure ?

LA PROGRAMMATION ET L'AUDIENCE

Là aussi la liberté est totale. Chaque producteur est libre de choisir les artistes qui seront présentés dans son émission. Antoine de Caunes avoue ne jamais diffuser du hard car il n'aime pas cette musique, pas plus qu'il n'apprécie les groupes français. L'équipe de « Haute Tension », elle, se réunit en général une fois par semaine autour d'une bonne bouffe pour déterminer sa programmation, après quoi les trois copères, Michel, Bertrand et Alain, convoquent le réalisateur qui fixe les modalités techniques de l'émission.

Pour Jacky, il en va différemment. Simple fou du roi, il se contente de présenter les programmes préparés par Catherine Puech. « *J'ai quand même parfois mon mot à dire* », admet-il. C'est lui qui influence Catherine sur certains choix, particulièrement sur les groupes français. Quand un artiste lui déplaît profondément, il balance le vidéo avec une moue boudeuse et sans un mot. Au téléspectateur d'apprécier...

Depuis *Chorus*, Antoine de Caunes a ses fidèles. Ils ont entre 15 et 35 ans, sont parfois CRS, marins ou cuisiniers. Vincent Lamy et Jacky revendiquent un public plus jeune. Ces deux-là, plus fanfarons, se vantent de recevoir un nombreux courrier des 12/18 ans. On les félicite, on leur réclame certains artistes, quelquefois, rarement, on les traite de tarés et autres noms d'oiseaux. Quoi qu'il en soit, le courrier sert à cibler le téléspectateur et à connaître ses goûts. A part ça, on se réfère aux sondages d'écoute, bien que, comme on l'a dit, ils ne prennent pas en considération les moins de 15 ans. C'est grâce aux sondages que chacun sait qu'il attire de 2 à 8 millions d'auditeurs. « *On pourrait faire beaucoup mieux* », précise Vincent Lamy qui affirme : « *Si demain je veux augmenter mon audience, je prends tous les tubes de l'été, je change de costard et je fais du sous-Drucker* ». Même rengaine chez Antoine de Caunes qui conclut : « *Pour taper juste et recueillir le maximum d'audience, il suffit de faire une émission à coups de hits. Ce n'est pas mon but, je veux faire une émission d'humeur en m'amusant* ». »

S'amuser, un mot que l'on retrouve dans la bouche de chaque producteur télé et dans la dégaîne de certains. « *Je suis conscient d'être privilégié par mon travail à la télé. Ici je bosse pour le pied pas pour cachetonner. Si un jour je ne m'amuse plus en créant des émissions, je céderai ma place* », proclame Michel Eli.

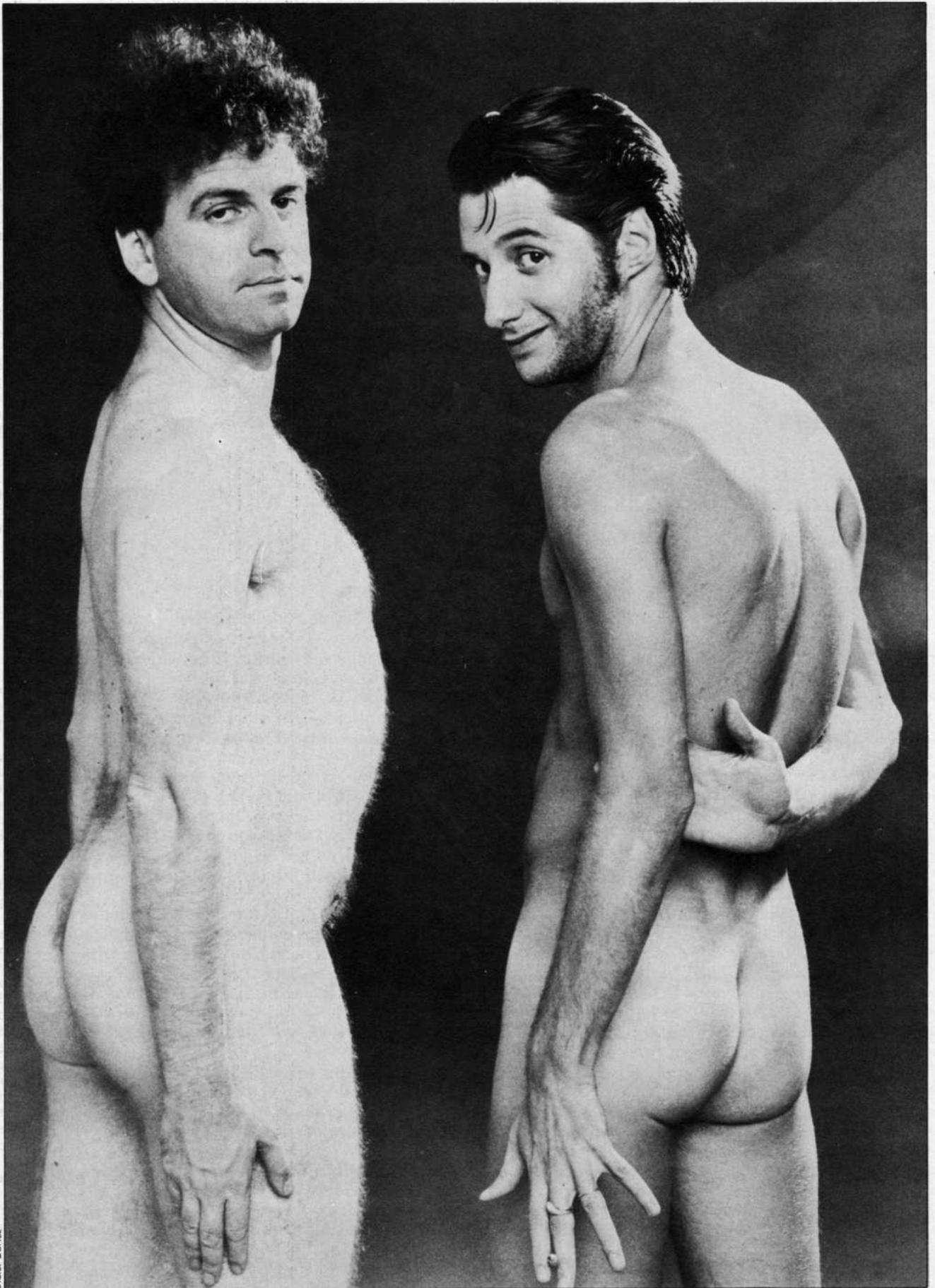
Michel n'est pas le seul à tenir de tels propos. Vincent, Antoine ou Jacky ont la même attitude. Ils ne veulent pas s'emmerder pour être sûrs de ne pas nous emmerder. Pour ce qui est de ne pas être rébarbatifs, qu'ils se rassurent, c'est gagné ! Même si parfois on grince des dents sur certaines séquences, on a attendu trop longtemps le rock à la télé pour lui tirer dans les pattes à présent qu'il y a pris sa place.

LA TELE-ROCK DU FUTUR

Que sera l'avenir ? On en a déjà une petite idée lorsqu'on sait que, sur la quatrième chaîne, *Canal Plus*, dont le démarrage devrait avoir lieu à la fin 84, le chargé de programmes s'appelle Alain de Sédouy. Il y a fort à parier qu'Alain Maneval fera un retour remarqué à cette occasion sur les petits écrans.

L'avenir, ce sont aussi les chaînes câblées. Aux Etats-Unis, depuis près de deux ans, Warner a lancé MTV, une chaîne câblée qui émet aux abonnés 24 heures sur 24 des clips et des informations musicales. En Angleterre, Music Vision a remporté le mois dernier la lutte qui l'opposait à Thorn/EMI et Virgin Cables et proposera, à partir de janvier 84, pour un abonnement de 5 à 7 livres par mois, un programme inspiré de MTV : 6 heures de clips, d'interviews et d'actualités musicales diffusées trois fois dans la même journée et renouvelées chaque jour. En France, les projets vont bon train, mais il est peut-être prématuré d'en parler. Une expérience du type MTV devrait prochainement voir le jour dans la région de Biarritz où l'on teste des réseaux de fibres optiques et il semble qu'un consortium dont nous tairons le nom a déjà reçu les accords nécessaires pour mettre en œuvre un tel projet au niveau national, dès l'an prochain. On peut tous jours rêver.

Camille ESPAGNE
avec la collaboration
de José FERRÉ



Didier Buriez

« On nous a parié qu'on ne serait pas capable de se foutre à poil pour faire une séance de pose. Pari gagné. »

LA FIN DU

FACE A FACE : JULIEN, 14 ANS

DEPUIS PLUS D'UN AN, LE CLASH REFUSE LES INTERVIEWS. CET ÉTÉ POURTANT, QUELQUES JOURS AVANT LE DÉPART FORCÉ DE MICK JONES, JOE STRUMMER, 30 ANS, A FAIT UNE EXCEPTION POUR JULIEN CIVANGE, 14 ANS. UN ENTRETIEN EXCLUSIF ET EXCEPTIONNEL : STRUMMER FAIT AVEC PASSION, COLÈRE, TENDRESSE ET HUMOUR, LE POINT SUR SA VIE, SA CARRIÈRE, SON ÉCRITURE, LES PUNKS... PASSIONNANT.

JULIEN : Explique un peu comment on s'est rencontré, sinon on m'croira pas...

STRUMMER : Ok, voilà. Ça fait deux mois que Julien voulait interviewer Clash. De Paris, il a téléphoné et fait téléphoner par son journal à CBS Paris et CBS Londres. Impossible d'avoir des nouvelles de Clash et plus impossible encore d'obtenir un rendez-vous. Pendant ses vacances en Angleterre, il tente à nouveau le coup. En vain. Et voilà qu'un jour de fin juillet, le 26 exactement, en se baladant dans Portobello Road, un passant lui marche sur le pied. Julien lève alors la tête et reconnaît Joe Strummer dans le maladroït. Voilà, c'est ça ? Le hasard fait bien les choses, non ?

JULIEN : Ouais, tu l'as dit... Pourquoi n'êtes-vous pas venus en France depuis deux ans ?

STRUMMER : Well, on n'a pas beaucoup joué en Europe parce qu'on a surtout été présents aux USA après le succès de « Combat Rock ». C'est vrai, on n'a pas prêté beaucoup d'attention aux autres pays pendant tout ce temps.

« ON DOIT ENCORE 4 ALBUMS A CBS »

JULIEN : Bon, vous revenez d'un tour aux USA ?

STRUMMER : Ça fait déjà trois mois. On a fait huit gigs au Texas, un à L.A., et puis le US Festival. C'était quelque chose, ce truc-là. Kosmo Vinyl a très bien résumé l'atmosphère du festival : « C'est le Vietnam mixé avec Woodstock... » Le service d'ordre ne pouvait pas nous sentir parce qu'on avait fait attendre tout le monde la veille pour le sound-check : alors à la fin du concert, un des mecs du S.O., complètement bourré, est monté sur scène et a commencé à chanter, avec l'accent

anglais, devant 100 000 mecs et à nous singer. Paul, Mick, Kosmo et notre batteur sont remontés sur scène. Il y a eu un super affrontement entre nous et les organisateurs. Résultat, le S.O. ne savait plus qui, de nous ou des organisateurs, il fallait protéger. Sont fous, ces Américains. Ils prennent tout au sérieux...

JULIEN : A part cette tournée US, vous êtes plutôt discrets depuis un an : pas une seule interview dans la presse, à la radio ou à la télé...

STRUMMER : C'est parce qu'on a pas produit de nouveau disque et qu'on n'a pas fait de concerts. Cela arrive, on n'est pas très actifs en ce moment. De toutes façons, si on passe dans un an et qu'on fait 15 concerts, ce sera « Sold out ».

JULIEN : Où en êtes-vous avec CBS ? Vous avez toujours des projets avec Underdog ou l'idée de faire votre propre label ?

STRUMMER : On doit encore à peu près 4 albums à CBS. Les projets avec Underdog datent d'une époque où l'on croyait qu'on avait un contrat pour 5 albums seulement avec CBS. En fait, en tout petit, il était écrit qu'on leur devait 10 albums. A ce moment-là, on en avait marre de CBS, on en a un peu parlé avec Zermatti, mais cela n'a plus rien de sérieux actuellement. Quant à avoir notre propre label, j'aimerais bien que ça se fasse un jour, mais de toutes manières, le problème ne serait pas résolu puisqu'on devrait signer avec une grosse boîte pour la distribution...

JULIEN : Où en est l'image du Clash ?

STRUMMER : Tu sais, on chante tout le temps et les gens ne changent pas forcément en même temps que nous. Des fois, je pense qu'on va faire un



CLASH ?

VS ET JOE STRUMMER, 30 ANS



tabac la prochaine fois, et ça foire complètement. D'autres fois, c'est le contraire. Il faut d'abord faire la musique pour soi, en espérant que les gens comprendront ce que tu veux dire. Tu ne peux jamais prévoir comment les gens vont réagir... Je ne veux faire chier personne, je veux dire par là que si je pensais vraiment que ce qu'on fait est génial et que personne ne vienne à nos concerts, je commencerais à me poser des questions.

« CLASH EST TOUJOURS UN GROUPE PUNK »

« Mais puisque tu parles d'image, tu vois, on a fait une erreur en 1978, en changeant trop vite, parce qu'on n'avait pas de bonnes idées pour remplacer les vieilles. Les gens n'ont pas pu suivre : il n'y avait rien d'assez fort pour qu'ils suivent.

En 1978, il avait tellement de mauvais punks, tout cela était tellement négatif qu'on s'est tiré. Mais on aurait dû rester et faire quelque chose du mouvement punk... Je pense que, profondément, on est toujours un groupe punk, on a toujours un comportement de punks. J'entends par là que s'il y a une porte fermée, il faut avoir le courage de la défoncer, de l'ouvrir ; il faut avoir le courage de demander, de réagir face à la société. Tu vois, l'Establishment veut que les pauvres restent pauvres, alors que l'attitude des punks est de se dire : je suis né et j'ai les mêmes droits que n'importe qui.

Pour moi, il n'y a pas d'autre mouvement que le punk. C'est avant tout une façon de vivre, d'être, de penser. Il faut toujours demander, rechercher la compréhension.

JULIEN : Ok, bon, quelle est ta position politique actuelle ? Thatcher vient de gagner à nouveau et vous n'avez pas ressorti un « Cost Of Living EP N° 2 » ?

STRUMMER : J'ai soutenu le « Labour Party » parce que c'était la meilleure chance d'écraser Thatcher. De plus, le Labour est un parti de gauche. Seulement voilà, maintenant, les Travailleurs se divisent en deux camps, une partie vire au centre et à droite, et l'autre se radicalise à gauche. Il y aura peut-être une scission avant la fin de l'année. Tout cela rend la vie facile à Thatcher :

sur sa gauche, ils se battent entre eux et sur sa droite, il n'y a que le National Front qui fait tout ce qu'il peut pour être crédible (finies les photos de ses leaders déguisés en officiers nazis), mais ces salopards n'en pensent pas moins. Ils voudraient qu'on les prenne pour des jeunes gens respectables. Mais ils n'ont aucune chance : les gens n'ont pas besoin de voter pour le National Front, ils ont déjà Margaret Thatcher !

« TOUT IRA MIEUX QUAND LES HIPPIES AURONT 60 ANS »

JULIEN : Que penses-tu de tous ces mouvements pacifistes qui se créent et se développent aujourd'hui ?

STRUMMER : Les gens évoluent en vieillissant : maintenant, les hippies ont la quarantaine et les écologistes peuvent siéger dans les Parlements. Je crois que c'est bien, parce que ces gens-là sont intéressés par le futur. De plus, ils ne donnent pas l'impression de rechercher la puissance, le pouvoir ou la réussite personnelle, comme le font tous les autres politiciens qui ne regardent pas plus loin que le bout de leur nez et passent leur temps à trouver ou, plutôt, à chercher des méthodes plus efficaces pour attirer les foules et les convaincre qu'ils sont les meilleurs.

A mon avis, rien de très positif n'arrivera si les gens ne se détachent pas du présent et ne jettent pas un œil sur les années à venir. Je pense tout de même que les vingt années qui viennent seront très intéressantes. Les hippies auront alors 55, 60 ans : ils vont devenir tout à fait respectables et très organisés. Regarde, les choses évoluent. Dans le *New York Time*, journal plutôt conservateur, on reprochait, l'autre jour à Reagan, son attitude sur l'armement nucléaire et sur le Nicaragua. Le journaliste faisait des comparaisons avec le Vietnam. Il y a dix ans, il n'aurait jamais osé tenir ce genre de discours...

JULIEN : T'as quel âge ?

STRUMMER : J'ai 30 ans, j'me sens bien, comme si j'avais 14 ans comme toi...

JULIEN : Tu t'sens vieux et responsable, maintenant ?

STRUMMER : Hum, mouais, je n'ai plus la fougue

de mes 20 ans, mais ça ne veut pas du tout dire que je dois me retirer. Je me sens toujours plein d'allant, plein d'idées. J'ai encore beaucoup à dire.

JULIEN : Tu pourrais être mon père ! T'as des gosses ?

STRUMMER : On en attend un.

JULIEN : Ah ? Il est de toi ?

STRUMMER : Bien sûr, enfin, si quand il vient au monde il est un peu noir, j'me poserais des questions (rires) !

« JE ME SUIS MARIÉ POUR ACHETER UNE GUITARE »

JULIEN : J'ai entendu dire que tu t'est marié, il y a longtemps...

STRUMMER : (tout à fait naturellement) Oui, c'était pour pouvoir m'acheter ma Télécaster noire.

JULIEN : (mort de rire) Quoi ?



« T'as qu'à voir, j'ai pas construit d'abri anti-atomique dans mon jardin, et si un jour ça éclate, je serai sur mon toit en train de prendre des photos. »

STRUMMER : Je suis toujours marié avec elle, mais je n'arrive pas à la retrouver. J'espère que l'un de nous deux y arrivera, finalement ; comme ça, on pourra divorcer. La seule chose que je sais, c'est qu'elle est partie en Amérique du Sud vers 74-75... Le mariage s'est passé très vite : on s'est rencontré dans un pub, on s'est dit bonjour et elle m'a tout de suite demandé si je voulais me marier avec elle. Elle m'a dit qu'elle était prête à payer pour ça, alors on a été à l'église, puis on est retourné au pub. Je lui ai demandé le fric et j'ai dit : « A tout à l'heure. » Je ne suis jamais revenu. Elle voulait un mari anglais, européen, parce qu'elle était sud-africaine. Elle s'appelait Pamela...

JULIEN : Elle était bien foutue, au moins ?

STRUMMER : La Télécaster, oui, elle était pas mal (écroulé de rire).

JULIEN : Ah, ah ! T'es un petit macho pourri, toi...

STRUMMER : Oui, mais sérieusement, je devais accepter son offre, parce que, tu vois, je travaillais à Hyde Park, je ramassais les feuilles mortes, je poussais les brouettes, et chaque vendredi soir, j'allais au pub pour boire. Tout mon argent partait en boisson. Il ne me restait absolument rien au bout du compte, et je n'arrivais jamais à mettre de l'argent de côté. Dans ce univers rétréci, je serais devenu fou : elle est arrivée au bon moment.

JULIEN : La Télécaster aussi !

STRUMMER : Très juste. Ça m'a permis de créer, de

changer, d'évoluer.

JULIEN : Est-ce que tu peux parler de « Saliva Mission », ce livre que tu as écrit pendant ta convalescence à l'hôpital, en 1978 ?

STRUMMER : J'ai écrit un livre, moi ?

JULIEN : Ben euh, oui, je crois, enfin c'est ce que dit la légende...

STRUMMER : (après un court instant de réflexion) Ah mais oui, c'est vrai ! Je ne m'en souvenais plus. C'était bien en 78. Je dois avoir une pile de feuillets dans mon grenier. Je n'y vais jamais.

JULIEN : Et y parle de quoi, ton espèce de bouquin ?

STRUMMER : C'est le récit d'un rêve complètement fou que j'ai fait pendant que j'étais à l'hôpital, un rêve éveillé. Toutes les infirmières venaient des Philippines, tout était très humide... J'avais une hépatite et, comme j'étais très contagieux, on m'avait enfermé dans une espèce de cage de verre, isolé. J'étais en quarantaine. Toute la journée, il y

avait ces infirmières qui passaient devant mon bloc, sans me voir. C'est alors que j'ai commencé à imaginer que j'étais aux Philippines et j'ai entrepris d'écrire ce livre : ça se passait dans un avion, Paul (Simonon) et Mick (Jones) faisaient partie de l'équipage... Mick et moi, on conduisait l'avion et Topper Headon était à la mitrailleuse. C'était du délire. J'ai seulement dû en écrire une trentaine de pages...

« POUR ÉCRIRE UNE CHANSON, JE ME REMPLIS LES POCHE »

JULIEN : Comment fais-tu pour composer un morceau ?

STRUMMER : Premièrement, il faut qu'il y ait quelque chose qui te préoccupe, un sujet qui t'intéresse, que tu ressens fortement. A ce moment-là, tu es en situation d'écrire, si tu en as envie. Les gens qui écrivent des chansons dont ils n'ont rien à foutre, qu'ils ne ressentent pas, doivent avoir beaucoup de difficultés car ce qui compte avant tout, au départ, c'est d'avoir une forte émotion.

JULIEN : Ça t'arrive souvent, des émotions fortes ?

STRUMMER : Ouais. Je vois, je regarde les choses autour de moi, j'achète les journaux, je vois ce qui se passe dans le monde. Pas dans les gros titres, ou les premières pages, parce qu'on n'y trouve pas la vérité : on n'y voit que l'opinion du gouvernement, les nouvelles de la famille royale, du bingo

et des courses. Les gens ne jurent que par ça, ça me fout en rage. Les choses vraies, dans les journaux anglais, il faut les chercher vers la page 50...

JULIEN : Revenons au sujet : comment tu fais, quand tu écris une chanson ?

STRUMMER : J'écris sur plein de petits bouts de papiers que je mets dans mes poches et, quand elles sont pleines, je les vide et j'essaie de voir s'il est possible d'assembler les phrases ensemble.

JULIEN : Tu écris beaucoup ?

STRUMMER : Non.

JULIEN : Et tu lis ?

STRUMMER : Oui, je lis des nouvelles. Pas beaucoup de romans. Et puis des bios. En ce moment, je lis un livre sur Léonard de Vinci.

JULIEN : C'était un rocker très avant-gardiste, non ?

STRUMMER : C'est vrai, en un certain sens. Tu te rends compte qu'il n'a rien fait entre 24 et 30 ans... Dans ce livre, ils disent que pendant ces six ans, il devait boire, jouer, fumer et écouter de la musique. C'était effectivement un grand rocker...

JULIEN : Est-ce que tu penses que ta façon d'écrire a évolué ?

STRUMMER : J'espère, mais tu vois, je conserve toujours la même ligne, je reste dans la même voie, je conserve le même sujet, parce qu'il n'y a pas de meilleurs. Quand tu écris, ton message doit être écouté, il faut répéter le même message jusqu'à ce que tout le monde puisse te comprendre... La musique y est pour beaucoup...

JULIEN : On ne comprend pas toujours très bien ce que tu chantes. De plus, je trouve que le rap n'est pas bien du tout pour faire passer quelque chose, c'est incompréhensible !

STRUMMER : C'est vrai, c'est vrai. D'ailleurs, la plupart des sujets de Rap ne veulent rien dire. Bien sûr, il y en a de bons, comme « Grand Master Flash », qui décrit les réalités de la rue...

JULIEN : Pour en revenir à ton écriture, pourquoi utilises-tu autant d'images ?

STRUMMER : La meilleure façon d'écrire est de penser à une image de ce que tu veux dire et d'en parler. C'est une chose qu'a dit Alan Gilfen. Je l'ai toujours fait d'instinct et, quand il l'a dit, j'ai réalisé que c'était vrai.

JULIEN : Je pense qu'on peut distinguer trois étapes dans ton écriture, arrête-moi si t'es pas d'accord : 1°) les deux premiers LP's ; 2°) « London Calling » et « Stay Free » qui auraient très bien pu être sur l'album ; 3°) « Sandinista » et « Combat Rock » : je trouve des chansons comme « Rock The Kasbah » et « Magnificent Seven » très semblables de par leurs textes, non ?

STRUMMER : Parfait. C'est intéressant ce que tu dis, parce que la plupart des textes de « Sandinista » et « Combat Rock » ont été écrits à New York... Pour moi, ils représentent New York.

« EN ANGLETERRE, LA SITUATION EST PIRE QU'EN 1977 »

JULIEN : J'ai lu que « Hate and War » était le slogan dont tu te servais pour décrire l'Angleterre de 1977. Comment décrirais-tu la situation actuellement ?

STRUMMER : Je pense qu'elle est pire. Le problème est le même partout : il y a dans tous les pays des conflits entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, entre les pauvres et les riches. Tu vois, il y a des quartiers à Londres qui sont comme des mini-Harlem, et les gens qui y vivent sont violents et agressifs parce qu'on ne les écoute pas, parce qu'on ne leur donne pas de travail. Personne ne veut les embaucher parce qu'ils sont noirs et que les Anglais sont très racistes, t'as pu le constater toi-même à Bournemouth (ndlr : pendant ses vacances anglaises, Julien s'est fait arrêter dans un supermarché et a passé une journée en taule, uniquement parce qu'il était soupçonné, par une vendeuse, d'être un chapardeur. Traduit devant un tribunal, il a été acquitté après que la vendeuse ait reconnu qu'elle ne faisait que le suspecter

parce qu'il était français car, c'est bien connu, si toutes les Anglaises sont rousses, tous les Français sont des braqueurs). Pas de travail, pas d'argent : alors ils se mettent à vendre des drogues, ils font du marché noir. C'est seulement à ce moment-là qu'on parle d'eux, seulement quand ils vont contre la loi. Les gens qui ont élu Thatcher sont, pour la plupart, des gens riches, comme pour Reagan. Et elle, elle ne s'occupe donc pas des gens défavorisés, alors que c'est eux qui en auraient le plus besoin ! C'est en majeure partie pour cela que je trouve la situation bien pire qu'en 1977. Je crois d'ailleurs que cela va encore empirer si Thatcher persévère dans cette voie à sens unique.

JULIEN : Tu as écrit : « *Je ne veux pas aller là où les riches vont, je ne veux pas entendre de ce que les riches font.* »

STRUMMER : Je pourrais le récrire. Tiens, prends l'exemple de ces espèces de bars très chics qui commencent à s'incruster vicieusement un peu partout. Je ne vois vraiment pas pourquoi j'irais là-dedans pour payer le triple et être servi par des robots coincés ; je préfère nettement aller dans le snob où on s'est donné rendez-vous tout à l'heure ; au moins, tu peux y manger un bon repas pour un prix correct et tout le monde peut y aller.

Tu vois ces palissades là-bas. C'est un hospice pour les vieux que la Mairie va construire mais, pour moi, ça veut dire que la Mairie veut foutre dehors tous les Noirs qui habitent dans ces petites maisons, pour les détruire. Où vont-ils aller ? Certainement dans des baraquements encore plus insalubres ou dans un autre quartier, alors qu'ils étaient justement en train de s'intégrer ici. Quand tu penses qu'il y a 22 000 maisons inhabitées à Londres, c'est fou. Dis-moi bien que la Mairie ne construit un hospice ici que pour pouvoir foutre les Noirs dehors en toute bonne conscience. Tu veux un autre exemple ? Il y avait, pas loin d'ici, un bon pub fréquenté par des Noirs et des Irlandais, on pouvait y écouter du reggae. C'était très bien, mais la Mairie et la police l'ont fermé. Ils ont mis des barreaux aux fenêtres. Et bientôt, tu verras que le « Mangrove », le centre culturel où se réunissent tous les Noirs et qui est le QG pour l'organisation des manifs ou des fêtes, va être fermé aussi.

« SI J'ENTENDS UN SEUL MEC JOUER DU SYNTHÉ, JE LE TUE »

JULIEN : Tu parles des riches, mais toi, maintenant, t'en as du fric !

STRUMMER : J'en ai, mais ça ne veut pas dire que je dois arrêter mes activités pour ne plus en avoir ! Je n'ai pas eu d'argent pendant si longtemps que je peux tout à fait me foutre à la place de ceux qui n'en ont pas, et que je ne peux pas supporter les gens qui utilisent mal leur argent.

JULIEN : Qu'est-ce que t'en fous, de tout ton fric ?

STRUMMER : J'aide beaucoup d'amis et, en particulier, des musiciens, à s'acheter tel ou tel instrument. Je produis à mes frais... Curieusement, c'est toujours à sens unique que ça se passe : la plupart des gens qui tournent autour de nous sont très intéressés. Comme ça a très bien marché aux USA, il y a plein de personnes qui ne m'avaient pas donné signe de vie depuis des mois et qui ont refait surface, comme par hasard !

JULIEN : Qu'est-ce qui te manque le plus, de la période 1977-1978 ?

STRUMMER : Un esprit de communauté. En 1977, les gens étaient ensemble, ils formaient un tout, ils avaient tous besoin de quelque chose de nouveau, et ils l'ont trouvé ensemble... Je regrette aussi cette notion d'égalité qui était très présente et très forte, sans laquelle beaucoup de choses n'auraient pas eu lieu. Maintenant, je me sens un peu perdu, je veux faire partie de la race humaine, mais les choses sont trop troubles, il y a trop de petits mouvements dispersés pour qu'on arrive à faire quelque chose tous ensemble. De plus, il y a trop

de sectarisme. En 1977, on faisait peut-être des choses ridicules, mais au moins, on les faisait nous-mêmes. Maintenant, tu vas dans un magasin et tu demandes au vendeur un déguisement de Bowie ou de Duran Duran. C'est trop facile et ça a moins de valeur.

JULIEN : Tu n'as pas l'air d'aimer beaucoup la rock-scène anglaise actuelle...

STRUMMER : C'est comme en 1973, 1974, on a actuellement besoin d'une autre révolution. Il n'y a plus d'endroit pour se marrer, à Londres. Si ce soir tu me demandes de te sortir, je ne saurai vraiment pas où t'amener et c'est pareil partout : les gens ne savent plus danser dans la rue.

JULIEN : Tout est à base de hit-parades dans votre pays minablos !

STRUMMER : C'est débile et ça n'avantage pratiquement que ceux qui sont déjà connus. De plus, je hais l'intervention des batteries électroniques ou des synthésiseurs... Si j'entends un seul mec jouer du synthétiseur, je le tue !

KOSMO : Ça fera un beau titre pour ton article, ça !

RIMBAUD, LES SEX PISTOLS, GANDHI ET LA VIOLENCE CRÉATIVE

JULIEN : T'as entendu parler du post-punk mouvement ?

STRUMMER : C'est « glamour », c'est du sous-Bowie en « bondage-trousers ».

JULIEN : Ça veut dire quoi, « Creative violence » ?

STRUMMER : C'était sensé vouloir dire qu'une certaine forme de destruction est nécessaire pour permettre la construction de choses nouvelles. Par exemple, les Sex Pistols exerçaient une violence créative... C'est un de vos poètes, Rimbaud, qui a dit ça : un jour qu'il se promenait, il est arrivé à l'emplacement de son arbre favori et on l'avait détruit. Au lieu de se mettre en colère, il a réalisé que si on ne l'avait pas détruit, il serait peut-être tombé sur quelqu'un. Il en a déduit qu'une certaine destruction est nécessaire au bon fonctionnement des choses. Les Sex Pistols étaient « creatively violent », car ils ont tout détruit, balayant les institutions, changeant les mœurs, de façon à ce que les autres puissent suivre. Ils ont eu un rôle très important dans l'histoire du rock'n'roll.

Cela dit, la violence créative peut prendre beaucoup de formes. Et notamment des formes non-violentes. Si tu regardes l'Histoire du monde, rien ne vaut la philosophie de Gandhi. Les idées peuvent vaincre les bombes, seulement les idées.

JULIEN : Tu penses à la guerre ?

STRUMMER : La Troisième Guerre Mondiale ?

JULIEN : Entre autres.

STRUMMER : Oui, et je pense qu'elle n'arrivera jamais. Il n'y a pas assez d'argent dessous. Si tu cherches les raisons de quoi que ce soit, tu te rends compte que l'argent est toujours au centre de tout. Les gens agissent en fonction des bénéfices qu'ils peuvent faire, en gros. Or, il n'y a pas de bénéfices à faire dans une guerre nucléaire. L'argent est à la base de tout, mais il a aussi de bons côtés, tout dépend de la façon dont on s'en sert.

JULIEN : T'es optimiste, quoi !

STRUMMER : T'as qu'à voir, j'ai pas construit d'abri anti-atomique dans mon jardin, et si un jour ça éclate, je serai sur mon toit en train de prendre des photos.

LA MUSIQUE CHANGERAIT LE MONDE PLUS VITE SI LES GENS ÉCOUTAIENT LES PAROLES DES CHANSONS

JULIEN : Est-ce que tu penses que la musique peut changer beaucoup de choses ?

STRUMMER : Oui, car la musique est une partie de la vie, qu'on le veuille ou non. Tu entends de la musique à la radio, à la télé, au cinéma, sur disque, sur cassette, dans la rue, en taxi, partout. Et quelle que soit son orientation, il y a presque toujours un message qui finit par rentrer dans la

tête des gens et qui les fait réfléchir. Changer le monde, ce n'est rien d'autre que changer l'opinion des gens et ça, on peut le faire par le biais de la musique. Mais ça n'est pas simple. Regarde, on a vendu plus d'un million d'exemplaires de « Combat Rock », et j'ai des doutes sur la manière dont les gens ont compris les textes. Un jour, à la fin d'un concert à New York, un mec m'a demandé combien je pensais qu'il y avait de personnes qui avaient compris de quoi on parlait : je lui ai répondu 5 %, ce qui n'est rien. Je préfère être réaliste. Le succès à tendance à te faire croire que les choses sont meilleures qu'elles ne le sont en réalité. D'ailleurs, sur tous les gens qui achètent nos disques, très peu seulement font attention aux paroles.

JULIEN : Est-ce que tu te rends compte que tu peux être dangereux sur scène et que tu peux pratiquement faire faire aux gens ce que tu veux ?

STRUMMER : J'ai été à un gig il y a longtemps, et il y avait un groupe sur scène : le chanteur a commencé à dire quelque chose et tout le monde a applaudi en hurlant de joie. J'ai demandé à un mec du public ce qu'il avait dit et il m'a répondu qu'il n'avait rien entendu, alors qu'il venait de hurler comme les autres. Ça m'a vraiment choqué... Je suis tout à fait conscient du pouvoir que j'ai sur scène. Et je ne m'en sers pas négativement...
JULIEN : Maintenant, je te dis des mots et tu me réponds ce qu'ils t'évoquent : drogue.

STRUMMER : Pingouin.

JULIEN : Famille.

STRUMMER : Douleur.

JULIEN : Violence.

STRUMMER : Douleur.

JULIEN : Star.

STRUMMER : Tu vois, je dois admettre que je voulais devenir une star. Si l'on n'était pas poussé par cette envie, personne ne monterait sur scène. N'importe quel artiste veut que les gens le regardent. Nous n'aurions pas commencé le groupe si nous n'avions pas voulu être connus.

JULIEN : Journaliste.

STRUMMER : J'ai dit, en 1977, que tous les journalistes étaient des pores et je le pense toujours.

JULIEN : Ben mon salaud, tu m'considères comme un porc ?

STRUMMER : Main non, toi c'est pas pareil, t'as vu l'âge que t'as !

JULIEN : Ok, on reprend : enfant.

STRUMMER : Pornographie.

JULIEN : Feeling.

STRUMMER : Je fais confiance à mon instinct plus que tout.

JULIEN : C'est bon. Comment expliques-tu toutes les critiques et les injustices dont Clash a été victime ?

STRUMMER : Je pense que tout le monde est victime d'injustices. La race humaine est une grande bande de cons pourris. Le fait que ce soient le plus souvent les gens les plus mauvais qui nous gouvernent ou nous dominent me fait penser qu'il y a quelque chose de pourri dans notre caractère. C'est de là que provient l'injustice. Cela dit, pour ma part, je trouve que j'ai été très chanceux.

« COSTELLO FLIPPE TOUJOURS : IL A PEUR DE NE PAS ÉCRIRE ASSEZ »

JULIEN : J'ai vu « Rude Boy » à la télé, il y a quelques semaines : infâme.

STRUMMER : On a été filmés sur le vif par deux cinéastes et nous les avons respectés en tant que cinéastes. C'est tout. Et puis un jour, ils nous ont appelé pour nous montrer leur film, dans lequel on ne voyait que des Noirs qui volaient et, en plus, il y avait ce crétin de Ray Gange... Ils auraient mieux fait de montrer des innocents qui se font tabasser par des flics parce qu'ils sont noirs, ça arrive tous les jours ! Quand ils ont eu fini de nous montrer le film, on s'est tiré en les insultant, en leur disant qu'on n'en voulait pas. Malheureusement, il y avait un putain de contrat qui avait été

signé au dos de l'enveloppe... Résultat, ce film pourri a fait le tour du monde. On a été trop tolérants avec eux, dans un sens. On les respectait parce que c'étaient des artistes, mais on aurait dû suivre un peu plus leur travail.

JULIEN : Parle-moi de ce film, « Clash On Broadway », avec Futura 2000 et vous. On pourra le voir un jour ?

STRUMMER : On ne va pas le laisser sortir, je pense, car on l'a fait en 1980, pendant l'été, à New York, et on y voit des danseurs, des rappers, tout un mouvement dont on ne parlait absolument pas à l'époque. On a tourné ce film pour faire connaître ce mouvement, mais à l'époque, on n'a pas eu assez de fric pour le finir. Le sortir aujourd'hui

n'aurait aucun sens, dans la mesure où tout ce qu'on voulait faire découvrir est maintenant archi-connu.

JULIEN : Quels disques emporterais-tu sur une île déserte, Joseph Mellors ?

STRUMMER : Ah, tu connais mon nom ? Eh bien, j'emporterais du Hank Williams, un peu de Howlin' Wolf et de la vraie musique comme le blues qui vient du cœur. Je ne m'en lasse jamais. J'prendrais aussi « Sandinista » ou le premier album, ou une chanson comme « Spanish Bomb », ma préférée, mais la meilleure chose à prendre serait une guitare.

JULIEN : Des livres ?

STRUMMER : La Bible.

JULIEN : Est-ce qu'il t'arrive souvent de ne pas penser à la musique ou au Clash ?

STRUMMER : Tu dois ne pas toujours penser, tu ne dois pas te faire de souci à propos de ta capacité d'écriture, tu dois apprendre à recevoir des informations. Un mec comme Costello, par exemple, est toujours en train de flipper, il a toujours peur de ne pas pouvoir pondre une chanson par jour... Une fois, il y a longtemps, Paul Weller est venu me voir. Il était très jeune et très inquiet et m'a dit : « Combien penses-tu qu'une personne doit écrire de chansons en un mois ? » Il avait juste 19 ans et il était complètement sous pression, parce que c'était lui qui faisait tout pour les Jam, tout seul. Il pensait qu'il fallait écrire une

Clash vire Mick Jones

« **A**près on verra... » C'est ainsi que s'achève l'interview de Joe Strummer par Julien. Il se trouve qu'un mois à peine après celle-ci, « L'après » est devenu d'actualité, à la consternation de tous ceux qui

Sec, non ? Des sources proches du Clash indiquent que le renvoi de Mick Jones fait suite à une série de divergences entre lui et Joe Strummer. Ainsi, les deux hommes se seraient notamment opposés sur l'avenir du groupe, Jones étant partisan d'évoluer vers un concept plus directement rock'n'roll, tandis que Strummer veut continuer de mettre en avant l'aspect plus revendicatif et politique du groupe.

De toute évidence, le grand succès du Clash aux USA a exacerbé ces tensions internes, au point que Strummer et Simonon auraient voulu marquer par l'expulsion de Jones qu'ils ne veulent pas que le Clash devienne un groupe à succès de plus.

Les problèmes se seraient brusquement aggravés avec le concert du US Festival au printemps dernier. Joe et Paul auraient voulu faire don d'une partie substantielle de leur cachet à une œuvre de charité. Mick aurait refusé.

Dans l'entourage de Mick Jones, on souligne que ces bruits sont inexacts : « Joe et Paul se servent de Mick comme d'un repoussoir pour retrouver une nouvelle crédibilité. Tout le monde sait que c'est Mick Jones qui pensait que « Combat Rock » était trop commercial et nuisait à la crédibilité du groupe. Joe et Paul essaient de faire croire que Mick cherche à faire de l'argent, ce qui est faux. »

Mick Jones lui-même s'est déclaré outragé par ses assertions et a rendu public le texte suivant :

« Mick Jones voudrait préciser que le communiqué lui semble inexact. Il voudrait qu'il soit clair qu'il n'y a pas eu de discussion avec Strummer et Simonon avant que ceux-ci ne se séparent de lui. Jones ne pense pas avoir dénaturé l'idée originale du Clash et, dans le futur, il compte poursuivre son activité avec la même détermination qu'à ses débuts. »

Aux dernières nouvelles, Mick Jones devrait rejoindre le groupe Spear Of Destiny, récemment réformé par Kirk Brandon et Stan Stammers. Il tiendrait la guitare ce qui permettrait à Kirk de se consacrer entièrement aux parties vocales.

Des deux autres compères, pas de nouvelles. Clash continuera-t-il ? Les obligations contractuelles rappelées par Strummer dans l'interview ci-contre semblent l'indiquer, mais sa réponse à la question concernant l'éventuel départ de l'un des trois musiciens va dans le sens inverse. Quoiqu'il en soit, il semble que cette crise du groupe va conduire Strummer à développer, comme il nous l'indique ici, ses activités de comédien de cinéma.

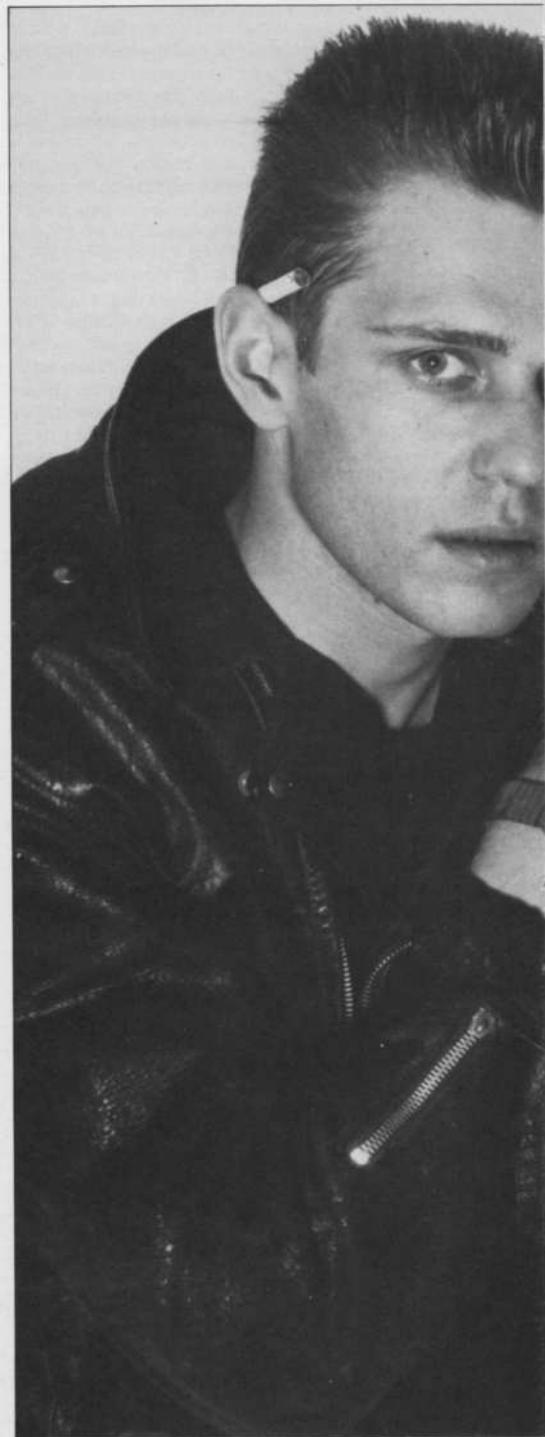
J.F.



Mick Jones

aiment le Clash. Le 1er septembre dernier, Kosmo Vinyl, le manager du groupe, a rendu public le communiqué suivant :

« Joe Strummer et Paul Simonon ont décidé que Mick Jones devait quitter le groupe. Ils pensent que Jones s'est écarté de l'idée originale du Clash. Dans l'avenir, cela permettra à Joe et Paul de poursuivre le travail entrepris depuis le début. Ceux qui souhaiteraient des informations concernant le Clash peuvent envoyer leurs questions au Clash, P.O. Box 87, London NW1 8NF. »



bonne chanson par jour ! Je lui ai répondu qu'une seule par mois suffisait.

JULIEN : Qu'est-ce que tu penses du split de Jam ?

STRUMMER : Je pense que Weller est en train d'essayer de faire quelque chose de bien avec son « Respond Label ». Il a été très courageux de mettre fin à Jam.

« SI PAUL, MICK OU MOI QUITTIONS LE GROUPE, JE NE PENSE PAS QUE LE CLASH CONTINUERAIT »

JULIEN : Vous ne signez plus Strummer/Jones, mais « The Clash ». Pourquoi ?

STRUMMER : C'est parce que je voulais que nous soyions plus libres en studio et que personne ne se

sente plus à l'écart. C'est plus démocratique ainsi, plus créatif.

JULIEN : On a vu que vous pouviez changer de batteur sans trop de problèmes. Mais que se passerait-il si, demain, Paul, Mick ou toi quittiez le groupe ?

STRUMMER : Je ne pense pas que l'on continuerait. A nous trois, on forme un tout. Juste nous trois. Les batteurs ont changé, nous trois on est resté. On a perdu beaucoup de temps à les remplacer et à s'y habituer.

JULIEN : Comment tu te sens d'être un Clash ?

STRUMMER : Fier.

JULIEN : Tu as des projets personnels, sans le groupe ?

STRUMMER : J'espère pourvoir tourner dans un film à la rentrée. Il s'appelle « The Hit » : c'est un film de gangsters anglais... J'aimerais beaucoup écrire un bon scénario pour un film, une comédie musicale aussi. Et puis, quand je serai trop vieux pour continuer avec le Clash, ça me plairait de produire des groupes.

JULIEN : Tu n'as produit que les Little Rooster ?

STRUMMER : Oui, et il y a quelques jours, j'ai produit Timon Dog...

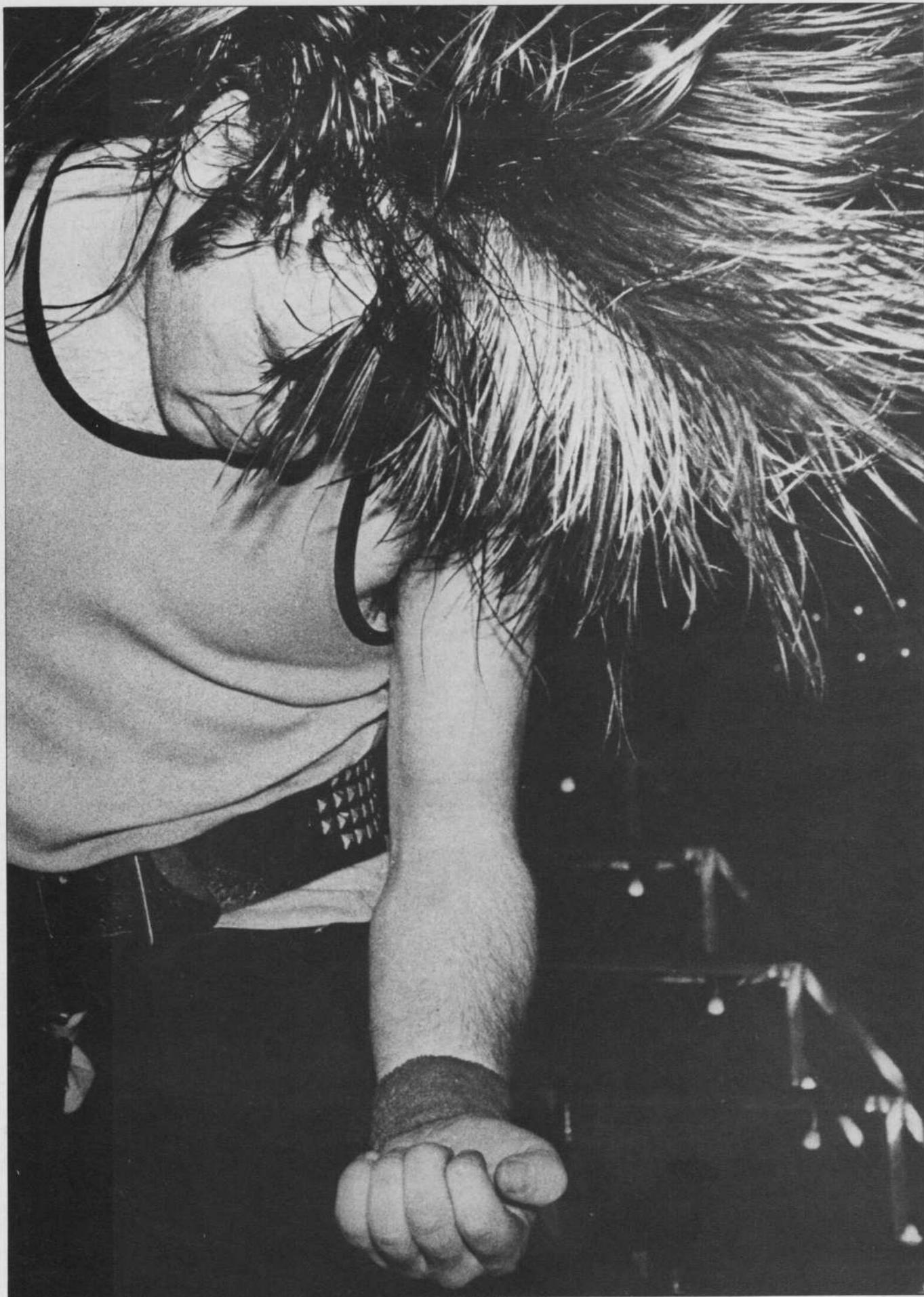
JULIEN : Un disque solo ?

STRUMMER : Non, pendant que le Clash est toujours ensemble, je préfère donner le meilleur de moi-même au groupe. Après, on verra...

Propos recueillis par Julien CIVANGE



Paul Simonon - Joe Strummer et Mick Jones



« Ben oui, I love rock'n'roll, ça t'dérange ? »

Fans de Hard

Humanoïdes patchés et badgés, ils vénèrent la virilité, rendent un culte symbolique à la violence, aiment une musique plus que musclée, mais finalement, s'avèrent plutôt bons garçons.

Un panonceau « En dérangement » avait été apposé sur la porte de la cabine téléphonique. C'était bien le signal convenu. Après m'être assuré de l'absence de témoins et avoir retourné le panonceau, je pénétrai dans la cabine exiguë et ouvris l'annuaire des professions. Habilement dissimulé dans un logement pratiqué à l'intérieur du Bottin, il était là. J'appuyai sur la touche « start », libérant ainsi le message secret. Une voix familière s'adressa à moi : « *De nombreux individus se réunissent régulièrement dans des salles de concert pour d'inquiétantes messes noires. Les noms de « Satan » et de « Lucifer » y sont acclamés dans un fracas démoniaque. Notre saine Jeunesse est menacée par ce fléau... Votre mission, si vous l'acceptez, consistera à vous infiltrer parmi les membres de cette secte, déterminer leur véritable personnalité, leurs origines et les raisons de leur engouement pour cette sorte de... « musique » qu'ils appellent « hard rock »... Bien entendu, si vous, ou l'un de vos complices, était capturé ou tué, la rédaction de ROCK nierait avoir eu connaissance de vos agissements. Ce document s'autodétruit dans dix secondes... Bonne chance...* »

Tandis que la bande magnétique s'enflamait, l'angoisse m'envahit. Gasp ! Serait-ce ma dernière mission ?... Top générique.

« ON NOUS PREND POUR DES GLANDS »

Ben, voilà ! Ça devait arriver... A force de répéter à la rédaction qu'on devrait s'occu-



« Plus le chômage est élevé plus le hard se vend. »

per un peu plus de ces fans de hard-rock, on m'a répondu un jour : « *Alors, fais-le !* ». Quoi ? Moi ? Moi qui ai les cheveux les plus courts de la rédaction ?... Bref, je sentais qu'on m'envoyait au casse-pipe afin de tester mes capacités. Réussir ou mourir, quoi...

Tout d'abord, je pris la précaution de me munir d'une perruque, les premiers éléments de mon enquête m'indiquant que les fans de

hard portent les cheveux longs. Et ainsi, hop ! me voici, incognito, parti pour de nouvelles aventures !...

Tout d'abord, pour pouvoir bien parler des fans de hard, faut en rencontrer. L'endroit le plus évident, me sembla-t-il, devait être à la sortie d'un de ces fameux concerts, à la Porte de Pantin, par exemple. Ben non !... Faut croire qu'ils s'étaient donné le mot : chaque fois que je me pointais à un concert de hard-rock, j'apprenais qu'il venait d'être annulé, comme ça, sans raison. Comme cela dura pendant plusieurs mois, je me mis à soupçonner qu'une fuite sur l'objet de ma mission avait entraîné ce black-out destiné à me cacher l'horrible vérité. Mais devant l'air dépité du public venu nombreux, je dû convenir que la raison de ces annulations devait être ailleurs. C'est d'ailleurs à l'un de ces derniers « concerts annulés », où devait officier un prêtre du Démon dénommé Ozzie Osbourne, que je fis la rencontre du Freddy. Sur le quai du métro, il donnait des coups de pied dans une cannette de Pelforth, lorsqu'il s'adressa à moi en ces termes :

- « *Ça craint !...* »
- (Conciliant) *Heu... Sûrement...* »
- *Y en a marre ! Y nous prennent pour des glands !*
- *Heu... Ça doit être ça...*
- *Ouais, déjà qu'y a pas de hard à la télé, qu'on cause pas d'nous dans les canards de rock, en plus y veulent nous sucrer nos concerts. Y paraît qu'on fait trop d'bruit. Alors qu'on est juste à côté du périph... Faut pas charrier !*
- (Convaincu, ou presque...) *C'est sûr, il y a de l'abus !...* »

Faut tout de même préciser que Freddy venait de Strasbourg en stop spécialement pour le concert... Et qu'il n'était pas le seul à venir de province...

LE CULTE DE LA VIRILITÉ

Ben voilà autre chose ! Le hard-rock victime de la Société, incompris et méprisé par un monde cruel... On aura tout vu ! Pauvre Jeunesse... Justement, la Jeunesse. Jusqu'à quel point est-elle intoxiquée par le SIDA du hard, me suis-je demandé un beau matin du mois de mai. La meilleure façon de le constater, me dis-je, est d'aller faire la sortie des lycées avant que nos charmantes têtes blondes partent en vacances. Aussitôt dit, aussitôt fait, je partis (non sans avoir revisé mes cours de hard dans la collection de ROCK...) à la quête d'un lycée représentatif. Voyons... Un lycée de banlieue... Tiens, pourquoi pas dans cette charmante bourgade d'Argenteuil?...

Me voilà donc, à l'heure de la sortie, à la grille du C.E.S. Ah ! J'en vois un. Cheveux longs, blouson en jean, sac militaire avec inscriptions... Que vois-je : « Kiss, AC/DC... » Je brûle. Attends : « ... Téléphone, Higelin, Charlélie Couture » Aaaargh ! Gelé.

Puis, un petit groupe arrive. Là, pas de problèmes, les hardeux authentiques, brevetés SGDG avec normes NF : uniformes en jean avec badges de Scorpions, Saxon et Trust, patches AC/DC, Motörhead et Judas Priest, et, pour paufiner l'ensemble, l'écharpe Iron Maiden !... Fier de mes progrès en langage indigène, je les aborde :

- « Salut les graisseux !
- *Kesta toi, t'es pas jolisse ?*
- Glups ! Heu... Du calme !...
- *Quoi ? Des ordres ?*
- Oui. Heu... Non. C'est-à-dire que... C'est juste pour causer hard-rock...
- *Ah, bon... !*
- Votre groupe préféré ?
- (en chœur) *AC/DC !*
- Quel chanteur préférez-vous, l'ancien ou le nouveau ?

— *Ah ? Y-z-ont changé de chanteur !... »*
Incroyable mais vrai ! Me v'là en train de donner un cours d'histoire du hard à de jeunes heavy metal kids de 13/14 ans... L'eus-tu crû ? Eh oui... Ces teenagers voient dans le hard un moyen d'expression instantané qui leur permet, sans avoir à trop gamberger, d'extérioriser leurs pulsions.

La musique hard, aux apparences violentes et machos, permet aux petits mâles qui commencent à naître de s'exprimer jusqu'à la caricature. Que le chanteur s'appelle Bon Scott ou Brian Johnson, ils s'en foutent, car,

HARD BOOKS

LORSQU'ILS SAVENT LIRE, LES FANS DE HARD ONT DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE :

- Alain Dister « *Led Zeppelin* » Albin Michel
- Thierry Chatain « *AC/DC* » Albin Michel
- Hervé Picart et Jean-Yves Legras « *Hard-Rock* » Ed. Jacques Grancher
- Hervé Picart et Jean-Yves Legras « *Hard-Rock II* » Ed. Jacques Grancher
- Hervé Picart et Claude Gassian « *Guitar Heroes* » Ed. Jacques Grancher

dans AC/DC, ils n'ont d'yeux que pour Angus Young, l'écolier/guitar héros qui, lui, peut se permettre de se lancer dans des solos qu'ils ne peuvent qu'imaginer devant leur glace, musique à fond, avec maman qui risque de débarquer dans la chambre à tout moment...

Je ne vous ferai pas le coup de la guitare-phallus, mais il faut bien reconnaître que ce culte de la virilité omniprésent dans l'imagerie hard est bien rassurant pour l'adolescent, inquiet par définition.

A VOILE ET A VAPEUR

Tout le « bestiaire » hard puise ses sources dans les grandes mythologies enfouies dans notre inconscient collectif. Réaction simpliste (peut-être) vis à vis d'un monde trop moderne et contraignant pour un adolescent en quête d'identité. C'est pas vraiment le « bon sauvage » de Rousseau, mais il y a, dans ce désir de retrouver cet état primitif, sauvage, animal, une certaine volonté de se sécuriser en préférant l'instinct (qui conserve, c'est bien connu...) aux sentiments, qui rendent vulnérable. Le hard ressuscite, en quelque sorte, l'esprit « barbare » avec son lot d'idolâtrie, d'animalisme et de fétichisme, d'où le côté « germanique » de l'imagerie hard, ce goût pour la symbolique nazie, pour les grands mythes et cette glorification de la « force virile ». Tout cela demeure cependant (et heureusement) assez superficiel et souvent très contradictoire. Virilité exacerbée et homosexualité latente s'y cotoient fréquemment malgré les discours violemment « anti-pédés » des hards-rockeurs, ce qui ne les empêche pas d'accepter les plans sados (Judas Priest) et masos (Van Halen) les plus évidents (n'oublions pas qu'« AC/DC » signifie aussi « à voile et à la vapeur »).

De même, phallogratie et misogynie y ont une image caricaturale. La peur de la femme castratrice est, bien entendu, à la base de cette attitude. Le hardeux s'identifie alors totalement en une sorte de Samson à la chevelure virile guettée, les ciseaux à la main, par Dalila, la Femme perfide !... Connard le Barbant victime de Vampirella...

LES FILLES DU HARD

Est-ce à dire que le hard est réservé aux mecs qui ont des problèmes de mecs ?... Que nenni, mon brave, il y a des femmes chez les graisseux. Je ne parle pas de celles qui sont trimbalées de concert en concert par leur mec. Non. Je parle des vraies hard-rockeuses. Ça existe. J'en ai même eu la confirmation par le sieur Francis Zécut, cet agitateur démoniaque qui manipule notre belle Jeunesse en métal-hurlant sur les ondes de RTL chaque fin de semaine : « *Parmi le courrier que je reçois, un bon quart provient de filles. Pas de celles qui écoutent pour faire plaisir à leur copain. Non. Ce sont de véritables fans de hard, complètement branchées sur ce type de musique...* »

HARD SOUNDS

QUAND ILS NE SONT PAS (ENCORE) SOURDS, LES HARDOS ÉCOUTENT A LA RADIO :

- « *Wango Tango* » le vendredi et le dimanche de 23 h à 24 h avec Francis Zécut sur RTL
- « *Prohibition* » le samedi de 20 h à 22 h avec Jeff sur Radio 7 (99.8 FM - Paris)
- Que les radios libres de France et de Navarre m'envoient les coordonnées de leur émission hard, nous les publierons dans ROCK
- La télé doit penser que les heavy metal kids sont aveugles, car, à part « *22 V'là l'Rock* » sur TFI cet été, le hard semble banni des écrans...

Il manquait plus que ça. Non content de transformer nos kids en rouleurs de mécaniques machos, v'là-t'y pas que le hard se met à changer nos « sweet little sixteens » en garçons manqués !... Prêt à tous les sacrifices pour vous satisfaire, chers lecteurs, je fis la rencontre d'une « vraie hard-rockeuse »... Enfin... Quand je dis « sacrifices »... Car elle est plutôt mignonne, Sylvie !... Moulée dans un fute en vinyl noir et un tee-shirt léopard, elle attendait, avec une moue ironique, que je lui pose des questions, tout en torturant lentement les cordes de sa Fender :

- « Alors, comme ça, on fait du rock ?... »
- *Ben oui, I Love Rock'n'Roll, ça t'dérange ? »*
- Inutile de préciser que l'idole de Sylvie est Joan Jett, précédant d'une courte tête Girlschool et d'une longueur Speed Queen.
- T'as pas l'impression d'être un garçon manqué ?
- *Et alors ? Une nana, c'est bien un garçon manqué, non ? Et un mec, une fille foirée, quoi ! »*

Bloody Hell, mais c'est bien sûr ! Le hard permet donc aux filles d'extérioriser ce petit côté masculin qu'elles ont en elles. Il joue là un rôle qu'on ne lui soupçonnait guère. En revanche on peut pas dire que l'aspect féminin des mecs soit tellement mis en évidence... Mouais...

QUAND LES FANS DEVIENNENT DES INITIÉS

Restait à savoir si les heavy metal kids vieillissaient. D'abord, est-ce que ça vieillit, un hardos ?... Pour le savoir, je dus en rencontrer quelques spécimens venant de dépasser l'âge vénérable de 20 ans. Des croulants, quoi !... Déjà, ceux que je trouvai, Michel et Philippe, avaient les cheveux... très courts. Les graisseux perdaient-ils leurs cheveux avec l'âge ? « *Mais non, connard, on fait notre service !...* » Ah, bon...

Michel et Philippe ont quitté le lycée et bossent dans une caisse d'épargne de banlieue. Là, plus question de rester avec les blousons patchés et badgés derrière le comptoir. On réserve ça pour les concerts. Et, malgré le Service, ils n'en ratent pas un. Le fan de hard « mûr » est même du genre

migrateur. Profitant des moindres jours de perm, ils se rendent, avec des copains, aux festivals de hard à l'étranger (Bruges, Monsters Of Rock, etc...) et en province (Mulhouse). La solde et les économies y passent...

Nos deux trouffions ont, comme toute une génération, découvert le hard rock avec Deep Purple. Ah !... « Speed King », « Smoke On The Water », « Lazy », « Highway Star »... Bref, depuis l'âge de 12 ans, ils collectionnent tous les disques de hard possibles, avec les imports, les pirates... Ils échangent cassettes et renseignements avec de nombreux correspondants et animent une émission de hard sur une radio libre. Avec l'âge, l'engouement est devenu passion et, même, un véritable hobby. Ils sont devenus, maintenant, plus critiques, discernant mieux les nuances et n'acceptant plus qu'on leur fasse, comme avant, avaler n'importe quoi. Par exemple, le côté satanique et démoniaque de certains groupes ne les amuse plus, les indiffère et, parfois, les agace. Ils achètent une douzaine de disques par mois, mais ils les choisissent. Les fans sont maintenant devenus des spécialistes.

HARD CLASSICS

S'ILS NE LES ONT PAS TROP USÉS, LES HARDEUX ÉCOUTENT ET RÉ-ÉCOUTENT RÉGULIÈREMENT :

- AC/DC « Live » Atlantic/WEA
- Black Sabbath « Paranoïd » Eurodisc
- Blue Oyster Cult « Tyranny And Mutation » CBS
- Deep Purple « Machine Head » EMI/Harvest
- Iggy And The Stooges « Fun House » Elektra/WEA
- Iron Maiden « Killers » EMI/Pathé Marconi
- Judas Priest « British Steel » CBS
- Led Zeppelin « L.Z.II » Atlantic/WEA
- MC5 « Kick Out The Jams » WEA
- Motörhead « Ace Of Spades » Bronze/WEA
- Scorpions « Blackout » EMI/Pathé Marconi
- Status Quo « Live » Vertigo/Phonogram
- Thin Lizzy « Bad Reputation » Vertigo/Phonogram
- Trust « Répression » CBS
- Van Halen (le premier !) Warner/WEA
- ZZ Top « El Loco » Warner/WEA

« ILS NE MÉRITENT PAS LA MAUVAISE RÉPUTATION QU'ON LEUR FAIT »

Je pouvais difficilement clore cette enquête sans faire un tour rue de Romainville, l'un des sièges de l'agitation hard à Paris, j'ai nommé : « Enfer Magazine », qui en quelques mois a atteint le tirage mensuel de 95 000 exemplaires. J'y rencontrai Dany, le rédacteur-en-chef, un (très) grand gaillard aux cheveux (longs) bouclés : « J'ai 30 ans, je fais donc partie de cette génération qui aimait le hard-rock à la fin des années



Philippe Hamon/Stillis

Pierre Terrasson

« Ouais, déjà qu'y a pas de hard à la télé, qu'on cause pas d'nous dans les canards de rock, en plus y veulent nous sucrer nos concerts. »

soixante, avant même qu'apparaisse Deep Purple. A l'époque, nous étions tout à fait marginaux. Les Stones, on trouvait ça mou et nul. Maintenant, la plupart ont laissé tomber et on les retrouve dans les concerts des Stones, justement, ou de Simon et Garfunkel... »

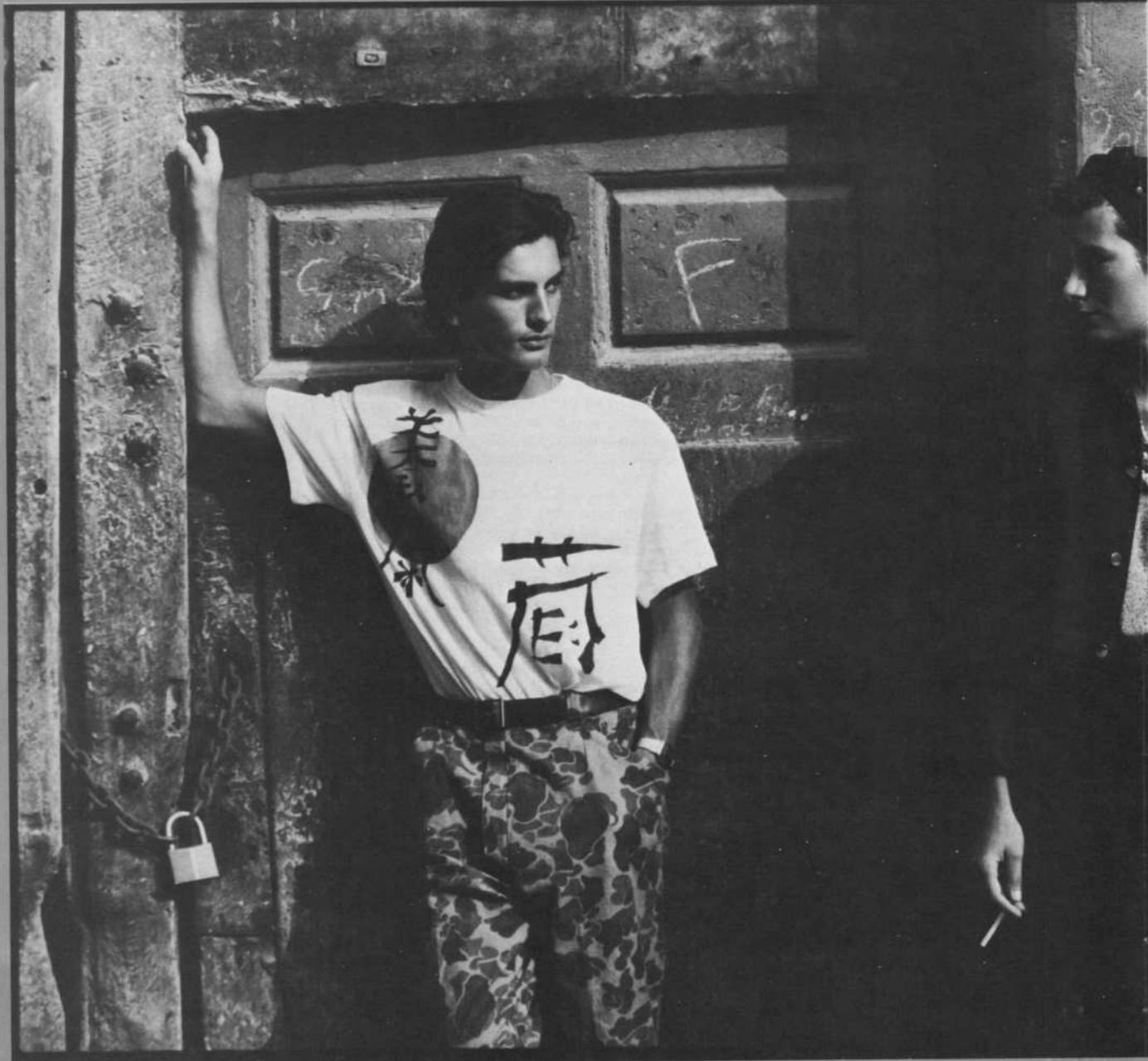
Et la génération actuelle ? « Oh ! Ils sont super. Très fidèles, surtout. Il n'en manque pas un aux concerts, et même, à « Enfer », il ne se passe pas un jour sans que la rédaction soit envahie par les fans qui viennent nous dire bonjour !... Ce que je leur reprocherai, c'est peut-être de ne pas suffisamment faire la différence entre les bons et les mauvais groupes. Sinon, ce sont des types adorables, gentils et pacifiques qui ne méritent pas la mauvaise réputation qu'on leur fait. Ils n'ont même pas droit à une émission pour eux à la télé, alors que c'est l'un des publics du rock les plus nombreux et les plus populaires... »

C'est vrai, ça. C'est vrai que c'est pas normal. C'est peut-être parce qu'il est populaire, qu'on a tendance à le mépriser. Pourtant, le hard-rock représente un marché important (plus de 3 millions de LP vendus en 81, sur une vente totale en France de 170 millions de disques 33 T.) qui risque de progresser encore. Alain Lévy, Président de CBS France, ne déclarait-il pas : « Je crois que plus le chômage est élevé, plus on vend du hard-rock ». Vous voyez que le hard a encore de l'avenir...

Le hard est violent ? Foutaise... Les incidents aux concerts de hard-rock sont rarissimes. Normal, la violence y est plus symbolique que réelle, ritualisée et même canalisée vers un monde imaginaire à la symbolique caricaturale. Donc, pas de dangers : les kids sont sécurisés et les parents rassurés. Tout va bien !... Rock it.

James PETIT

P O S S E U R S



toutes sortes de fauves se promènent, se croisent et se font des clins d'œil dans la ville.

CHARME DISCRET

Ci-dessus — Ariane, étudiante et Charles-Henri, étudiant en Sciences-Eco le jour, et chanteur du groupe « Pandora » la nuit, jouent, l'un, les kamikazes de charme et l'autre, les néo-existentialistes, tendance Simone de Beauvoir. Elle : T-shirt « Agnès B » et tailleur « Platine ». Lui : T-shirt et pantalon camouflé, chez « Kanal 32 ».

PIN-UPS

En haut, à droite — Vent d'est et vent d'ouest. Annick et Malika, étudiantes, ont été chercher leur inspiration dans les rizières du Tonkin et du côté d'Hollywood dans les fifties. Elles s'habillent chez « Mutation », dans les Halles, 18, rue Berger, 75001 Paris.

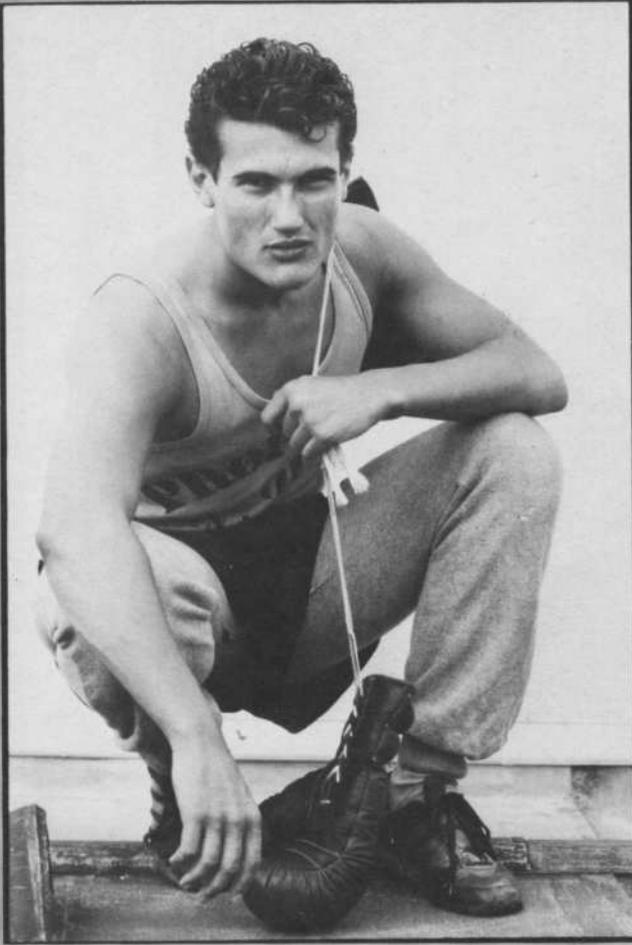


É X P O S É S

Dans le numéro précédent, on vous a présenté les stylistes «sauvages». Cette fois, voici quelques photos prises au hasard des rues de Paris. Sportifs, pseudo-marins, néopaysans, fanas du post-péplum et du drapé, bo-doi girls, perversitas,

Gavroches modernes, adeptes de Simone de Beauvoir ou de Lauren Bacall, amateurs d'orientalisme, toutes sortes de fauves se promènent, se croisent et se font des clins d'œil dans la ville. Ils sont libres d'aller comme ils veulent. Et vous, que voulez-vous ?

PHOTOS PAR JC LAGRÈZE



MUSCLES

En haut, à gauche — Laurent, comédien et sportif tous azimuts, achète survêtements, shorts et baskets chez « Adidas ». Ses gants de boxe viennent de chez « Montana ».

DRAPÉS

A gauche, ci-contre — Valérie, étudiante et Éric, chanteur du groupe « Performance », donnent dans le sombre mais pas triste. Elle : chemise « Arrow », jupe achetée aux Puces de Londres, espadrilles « France » et turban fait avec un T-shirt en lambeaux. Lui : chemise « Bob Shop », pantalon « Yves Saint-Laurent » déchiré et chaussons chinois.



MATELOTS

En bas, à gauche — Ann, étudiante et Patrick, accessoiriste, jouent à la transat en double. Elle : débardeur marin de chez « Royal Nautic », pantalon fait par une amie et sandales « Sacha ». Lui : débardeur marin de chez « Royal Nautic », pantalon acheté chez « Kanal 32 », 18, rue de la Reynie, 75001 Paris, et chaussures « Petit Matelot ».

ORIENT

En bas, ci-contre — Thierry, couturier, est, lui aussi, influencé par l'Orient. Son T-shirt vient de chez « Agnès B. », sa chemise-kimono de chez « AdRover », son pantalon de chez « Dilidam », rue Saint-Denis, 75001 Paris, et ses chaussures de chez « Sacha », rue de Buci, 75006 Paris.



FRIPPE

En haut — Sophie, étudiante et Marc, styliste en coiffure : Gavroche et macho-girl font le vêtement de récupération. Elle : costume « Emaüs ». Lui : pantalon, chemise et casquette made in Puces de Montreuil.

CRISE

En bas — Bruno, D. J., cultive le genre « mise en pièces ». Sa chemise et son manteau de cuir coupés, son pantalon militaire et ses chaussures viennent des Puces de Clignancourt.

Les troubadours qui déménagent



HIGELIN

c'est la fête

On vous a déjà parlé cet été des projets d'Higelin pour la rentrée : spectacle, album, film. Tout se précise maintenant : Higelin ne s'est pas laissé abattre par l'annulation de la partie « classique » de son concert à Orange au mois d'août et s'est lancé à corps perdu dans les répétitions de son spectacle au Casino de Paris en misant avant tout, comme il nous l'avait dit, sur l'improvisation et la spontanéité des comédiens. Vous aurez trois mois pour juger du résultat et, pour ceux qui malgré cela n'auraient pas le temps de se déplacer, un album live sortira dès la mi-octobre. Profitant de l'Higelin-mania que risque de déclencher le spectacle pendant un oment, Pathé sortira par ailleurs un coffret de 17 disques pour les fêtes. Au menu, entre autres inédits : un « live » à Montreux, un « live » au Cirque d'Hiver, des chansons jamais parues jusqu'ici, dont un duo avec Brigitte Fontaine et un autre avec Adjani. Higelinophiles, faites-vous offrir ce coffret, car vous aurez encore des dépenses à prévoir avec l'assaut final au printemps : un album studio enregistré à Hérouville. Et puis, à la suite de ça, s'il vous reste encore de quoi vous payer une place de cinéma, vous pourrez toujours l'investir dans le film que tourne François Reichenbach sur votre idole...

HIGELIN au Casino de Paris à partir du 13 septembre.

Carnet de Concerts

PETER TOSH : 4/10, Paris (Balard BASF) - 5, Strasbourg (Tivoli) - 6, Lyon (Palais d'Hiver) - 7, Marseille (Chapiteau) - 8, Toulouse (Palais des Sports). **THE LORDS OF THE NEW CHURCH** : 4/10, Paris (Palace) - 5, Bordeaux (Grand Parc) - 6, Toulouse (Le Pied) - 7, Lyon (Palais d'Hiver) - 8, Montpellier - 10, Rouen (Exo 7) - 11, Rennes. **SPANDAU BALLETT** : 17/10, Paris (Olympia). **FLESH TONES** : 7/11, Paris (Palace). **LAVILLIERS** (Tournée acoustique - Musiciens Brésiliens & Petits Théâtres) : 19, 20/10, Le Havre - 21, Macon - 22, Nevers. **MOTORHEAD** : 16/10, Paris (Balard) - 17, Limoges - 18, Lyon - 19, Annecy - 20, Montpellier - 21, Clermont - 22, Bordeaux - 23, Toulouse - 24, Rodez - 25, Avignon. **SAPHO** : 1/10, Colombes - 8, St-Brieuc - 19, Caen - 22, St-Nazaire - 24, Alençon. **BLANCHARD** : 1/10, Alfortville - 2, Dourdan - 4, Laon - 5, St-Dizier - 7, Nancy - 12, Le Mans - 13, Caen - 14, Le Havre - 15, Elbœuf - 16, Dieppe - 18, Dijon - 20, Clermont-Ferrand - 22, Belfort - 24, Lyon - 25, Sion "Suisse" - 26, Genève - 27, Lausanne. **LONDON COWBOYS** : 30/9, Mont de Marsan. **KILLING JOKE** : 30/9, Paris (Palace). **PETER GABRIEL** : 16/10, Toulouse (Palais des Sports) - 17, Bordeaux (Patinoire) - 19, Clermont (Maison des Sports) - 20, Grenoble (Alpexpo) - 21, Dijon (Chapiteau) - 22, Strasbourg (Chapiteau) - 24, Lille (Parc Expositions) - 25, Paris (Espace Balard-BASF) - 27, Brest - 28, Nantes (La Beaujoire). **STYLE COUNCIL** : 27/10, Paris (Palace). **POLYPHONIC SIZE** : 29/9, Lyon (Nuits Bleues). **CULTURE CLUB** : 23/10, Paris (Espace Balard) - 24, Strasbourg - 30, Nice. **BILL BAXTER** : 1/10, Dreux - 12, Le Mans - 13, Paris (Le Palace) - 23, St-Julien en Genevois - 28, Roubaix - 29, Bruxelles. **PIERRE AKENDENGUE** : 26/9 au 2/10, Paris (Bobino). **JAH WOBBLE** : 30/9, Paris (120 Nuits). **LES FORBANS** : 7/10, Pontoise. **ANGE** : 31/10, Paris (Olympia). **ANGELO BRANDUARDI** : 26, 27, 28/10, Paris (Espace Balard). **ODEURS** : 1/10, Vitry S/Seine - 8, Aulnay S/Bois - 18, Auxerre - 19, Clermont-Ferrand - 20, Grenoble - 21, St-Jean-de-Maurienne - 22, Annecy - 24, Pessac - 26, Douai - 27, Tours - 28, Orléans - 29, Chateauroux. **SMOKEY ROBINSON** : 11/10, Paris (Palace). **PRINCE CHARLES** : 18/10, Paris (Palace). **JOHN FOX** : 25/10, Paris (Palace). **ELISABETH WIENER** : 6/10, Ivry - 14, Tarbes - 22, Vichy - 25, La Roche S/Yon - 31, Paris (Bobino). **MARC SEBERG** : 8/10, Reuilly. **ANGEL MAIMONE ENTREPRISE** : 4 au 9/10, Paris (Bobino). **MAXIME LE FORESTIER** : 11/10 au 6/11, Paris (Bobino). **OBERKAMPF** : 12/10, Tours (Amphi).



George Amarn

STRANGLERS

félins serins

Les Anglais reprochent aux quatre hommes en noir d'avoir vendu leurs âmes damnées avec « Féline », leur dernier album limpide et accrocheur. Les Français ne sont pas de cet avis : ils ont compris que la violence du groupe se niche plus que jamais derrière l'apparente sérénité de sa musique, et lui ont autant fait la fête l'hiver dernier que lors de ses apparitions dans les festivals estivaux. Probablement ravis de l'accueil qui leur est réservé chez nous, les Stranglers en profitent : ils reviennent pour une tournée d'automne de douze dates. Nous feront-ils part des compositions d'un nouvel album qu'on attend avec impatience ?

Tournée STRANGLERS :

Toulouse 26/9 (Palais des Sports)
Bordeaux 27.28/9 (Salle du Grand Parc)
Paris 29/9 (Espace Balard)
Lille 30/9 (Palais St-Sauveur)
Rennes 1/10 (Salle Omnisports)
Rouen 2/10 (Exo 7)
Metz 3/10 (Maison des Sports)

Grenoble 4/10 (Palais d'Hiver)
Montpellier 5/10 (Palais des Sports)
Marseille 6/10 (Le Rex)
Clermont 11/10
Nice 12/10 (Théâtre de Verdure)
Lyon 13/10
Nancy 14/10 (Palais des expositions)

J.-J. Cale et Costello

« Quelqu'un de l'intérieur », Cabrel remet les pendules à l'heure et règle quelques comptes.

Si musicalement l'ensemble du disque reste fidèle à l'esprit des précédents, c'est du côté des textes que viennent les surprises. Changement de thème qui correspond sans doute au changement de look effectué sur la pochette. Depuis son célèbre tube « Je l'aime à mourir », on savait Cabrel homme de mots, de charme et de finesse. Mais si la forme a toujours été impeccable, les grincheux lui ont souvent reproché le fond de ses propos, le jugeant *baba* un peu trop vite, sans même avoir écouté des choses comme « Les voisins » ou « Cool papa cool ». Je disais donc que Cabrel remet ici les pendules à l'heure, « Question d'équilibre » parle beaucoup plus d'une cuite et des femmes, que de la tannerie en

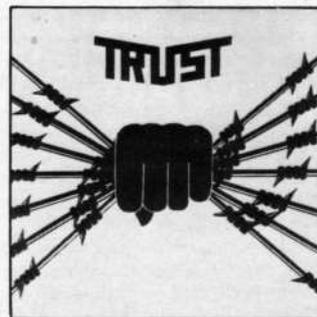
Ardèche par exemple. Il règle leur compte aux gens « qui se séduisent avec des phrases de rien du tout, et qui parlent tellement qu'il trouvent que je ne parle pas beaucoup. Alors ils pensent que je suis triste, mais si je mettais mon cœur au milieu de la piste, ils verraient des couleurs, ils savent même pas qu'elles existent. » ; aux phalocrates dans « Leïla et les chasseurs » : « ... leurs phrases pleines de détours qui craignent la lumière du jour. » ; aux petits bourgeois racistes dans cette magnifique chanson qu'est « Saïd et Mohamed ». Il y a des phrases magiques dans tous les titres de ce disque.

Cabrel, c'est le poids des mots (sans le choc des photos), la force des phrases courtes qui résument toute une situation, et j'oserai dire que c'est sans doute ça la poésie, même si le mot est dangereux.

Olivier LAURAT

GARGOUILLES

TRUST
Epic/CBS
★★★



Autant l'avouer d'entrée, je ne suis pas un fan inconditionnel de Trust. Je ne suis pas non plus de ceux qui bavent sur leur succès. Bien sûr, je pourrais ironiser sur les textes de Bernie, souvent simplistes au fond, maladroits dans la forme et peu soucieux ou ignorants de l'orthographe. Mais Trust a vendu plus d'un million et demi d'albums à des centaines de

milliers de kids qui s'en foutent pas mal... Après tout, il a été porté aux sommets en l'espace de deux albums par un public plus exigeant qu'on ne le croit et qui l'a démontré en boudant le troisième, qui marquait l'essoufflement du groupe et une tendance à l'auto-plagiat.

PARIS LATINO

QUELQU'UN COMME TOI

TAXI GIRL

LES ROIS DE LA RADIO.

Virgin

CONCURRENCE MODERNE

DISC

Trust semble avoir compris la leçon. Bernie clame bien haut — et on le croit — qu'il a travaillé sa voix et ses textes, et que cet album a nécessité dix mois de travail dont quatre pour l'enregistrement. Rien n'a été négligé, et surtout pas la production. Andy Johns (producteur des Rolling Stones, et autres Led Zeppelin ou Rod Stewart) était bien l'homme qu'il fallait à Trust. Son travail est remarquable et le son de Trust y gagne en efficacité.

La première face de l'album (qui ne porte finalement pas de titre) comprend cinq morceaux dans la même veine que les précédents albums. L'écriture a effectivement été travaillée et la musique, tout en restant très incisive, est moins simpliste. Les trois titres : « Idéal », « Varsovie » et « Les Armes aux yeux » feront de très bons singles.

La deuxième face — la fameuse « Face du Diable » — est la grande originalité de l'album. Construit comme un petit opéra-rock de quatre actes reprenant le thème de Faust, elle se démarque du reste de l'album avec l'apparition, discrète et réussie, de chœurs et de violons. Beaucoup de travail, du beau travail. Les fans devraient suivre. Quant aux autres...

James PETIT

HAMAC



J.J. CALE
J.J. CALE 8
Mercury/Phonogram
★★★★

L'homme n'est plus à présenter. Laid-back dans son ranch ou embrasant les studios de Nashville et de Hollywood, John, le gitan d'Oklahoma City, sait donner à sa musique un goût de racine fétiche. A écouter ce huitième sillon qu'il vient de graver dans le désert, c'est du péyotl qu'on a l'impression de mâcher. Dix titres compacts pour venir enrichir

sûrement et simplement la réputation du maître. Il y est question de temps difficiles, de cette petite monnaie avec laquelle il est si facile d'acheter les gens, de losers bien sûr...

Et quand J.J. Cale joue son « Reality », c'est un son de guitare comme un gouffre qui vous saute à la gueule (Jerry Lee Lewis ressuscité). Une sincérité qui se joue des consoles de studios modernes et qui donne à la guitare acoustique sa plénitude dans « Takin' Car Of Business » ou « People lie ». Quand J.J. Cale pleure son blues dans sa tequila, ça donne ce huitième album qui s'installera chez vous pour bercer votre automne.

François BENSIGNOR

OLÉ



BANDOLERO
PARIS LATINO
Mankin/Virgin
★★★★

Ne me dites pas que cet été vous n'avez pas chantonné ou dansé sur « Paris Latino », je ne vous croirais pas. Du New Rancho jusqu'au Bains Douches, Bandolero a fait l'unanimité et a conquis tous les publics. Bandolero n'est pas novice en la matière puisque Carlos Perez, José Perez et Djill Bourezak sont les rescapés du fameux groupe punk Guilty Razors. Cinq années plus tard, le trio change de direction musicale, déterminé à exploiter son goût pour les rythmes afro-cubains et la musique funky. Le résultat est étonnant par sa maturité et le disque a fait mouche non seulement en France mais aussi en Angleterre, en Belgique et en Allemagne.

« Paris Latino » est le morceau le plus fort, le plus commercial : rien à voir avec l'exotisme emphatique de Kid Creole, la musique est plus simple, mais tellement efficace et colorée que l'on peut l'écouter dix fois par jour sans se lasser.

Bandolero nous propose un cock-

tail distingué d'une musique rafraîchissante, chaleureuse et envoi-rante comme le « Malibu Ananas ». Bandolero allie la spontanéité des rythmes latins et des paroles volontairement dérisoires avec la maturité nécessaire.

Bandolero est l'un de ces groupes malins qui poussent en ce moment en France et avec lesquels il va falloir compter désormais.

Jean-Claude LAGRÈZE

RÉTRO



BILLY JOEL
AN INNOCENT MAN

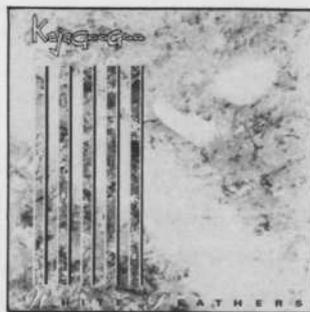
CBS
★★

L'homme innocent fleurit la nostalgie à plein nez. La face A démarre par un rhythm & blues digne d'Otis Redding et des Bar-kays, intitulé « Easy Money ». On enchaîne par un slow langoureux, marque de fabrique de notre homme, qui rappelle qu'en plus de l'excellent mélodiste que l'on connaît, Billy Joël se double parfois d'un parolier tout à fait intéressant. « Innocent Man » (le morceau) est le dernier d'une longue série qui comprend « Goodnight Saigon », « Honesty », ou encore « Street Life Serenader ». L'album se poursuit ainsi sur une alternance de tempos, qui fait dire à certaines que Billy Joël ne fait pas du rock mais de la variété. Peu importe. Si c'en est, c'est en tout cas de la variété rétro, parce qu'avec tous ces « Wap dou wap » et ces claquements de doigts, Billy Joël nous propose ici une véritable anthologie de la musique noire américaine de ces vingt dernières années. Ce qui est plaisant chez lui, c'est son envie systématique de casser de temps à autre son image de rocker de charme. Ainsi « Glass Houses » en 80 était un super album de rock'n'roll, étonnant follow-up d'« Honesty ». Calcul ?

Billy Joël ne fait pas de business, il paraît que c'est sa femme qui s'en occupe pour lui. Lui ne s'intéresse qu'à son piano et il a sans doute raison. En résumé, le Billy Joël 83 sera « soul », et puis c'est tout.

Olivier LAURAT

MORT-NÉ



KAJAGOOGOO
WHITE FEATHERS
EMI/Pathé Marconi

★★

En quelques mois, Kajagoogoo est devenu un des leaders de la nouvelle vague anglaise. Composé de cinq jeunes gens plutôt mignons, insistant sur son look et son aspect visuel (n'a-t-on pas parlé à son endroit de « vidéo-clip group » ?), Kajagoogoo a conquis les hit-parades du monde entier avec « Too Shy » et les cœurs des minettes avec le minois de son chanteur Limahl. « White Feathers » réunit l'intégralité du répertoire du groupe à ce jour.

Aucune recherche musicale, aucune trouvaille dans cet album, produit par Colin Thurston et Nick Rhodes (Duran Duran) : ce n'est pas le but. « White Feathers » donne simplement une irrésistible envie de danser, ce qui n'est déjà pas si mal. Disque « fun », ce disque massage en réaction contre la crise est truffé de tubes évidents : outre le célèbre « Too Shy », il y a « Hang on Now », « White Feathers » et « Ooh to be ah ».

Bien qu'habilement construit, l'album « White Feathers » manque à l'évidence d'originalité. D'où une impression de déjà vu. Est-ce cette « légèreté » du projet qui a conduit à l'éjection du chanteur Limahl par le reste du groupe ? Son départ ne va-t-il pas précipiter au contraire la fin prématurée de ce qui n'aura été alors que le groupe d'une saison ? L'avenir le dira.

Jean-Claude LAGRÈZE